Monseigneur François MAUPIED,
14 janvier 1814 – 14 janvier 1898

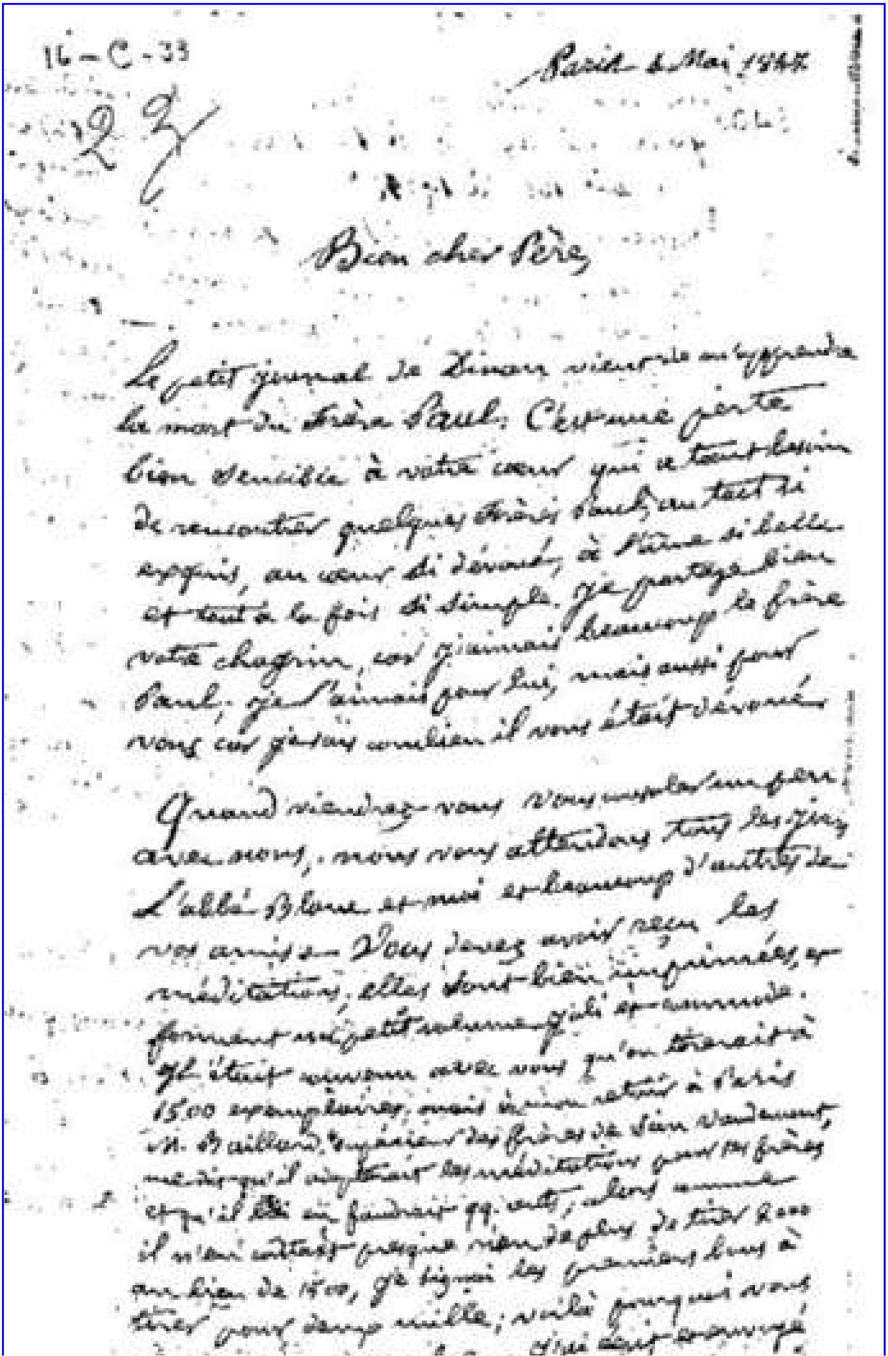
Originaire de La Poterie,
près de Lamballe (22)

Prêtre, trois fois docteur

Ami, disciple
et confident de Jean-Marie
de la Mennais

Recherches historiques : frère Arsène Pelmoine,
Ploërmel, OCTOBRE 2022.

Lettre de M. MAUPIED à JEAN-MARIE de la MENNAIS, mai 1847



16 – C – 33

Paris 6 Mai 1847

Bien cher Père,

Le petit journal de Dinan vient de m'apprendre la mort du frère Paul. C'est une perte bien sensible à votre cœur qui a tant besoin de rencontrer quelques frères tels, [illegible] au cœur si dévoué, à l'âme si belle et tout à la fois si simple. Je partage bien votre chagrin, car j'aimais beaucoup le frère Paul, je l'aimais pour lui, mais aussi pour vous car je sais combien il vous était dévoué.

Quand viendrez-vous vous reposer un peu avec nous, nous vous attendons tous les jours, l'abbé Blanc et moi et beaucoup d'autres de vos amis. — Vous devez avoir reçu les méditations, elles sont bien imprimées [illegible]

SOURCES DOCUMENTAIRES PRINCIPALES.

Notice nécrologique, (biographie officielle de Mgr Fèvre), parue dans le « Clergé contemporain », février 1896, 66 pages.

La longue correspondance entre Jean-Marie de la Mennais et Mgr Maupied, 57 lettres de 1836 à 1854.

La correspondance de Mgr Maupied avec fr. Cyprien de 1875 à 1895, et en particulier le « mémoire souvenir » concernant Jean-Marie de la Mennais, rédigé en 1895, (18 pages), cité en annexe.

Notice biographique, MIGNE « collection intégrale et Universelle des Orateurs sacrés », volume 86, 1856.

Un tracé de vie de Mgr Maupied par l'abbé Jean Hamon, prêtre originaire de la Poterie, 6 pages.

La restauration de l'abbaye de Langonnet par les Missionnaires du Saint-Esprit (notice de 30 pages)

I -
INTRODUCTION : 1814, date importante pour l'ÉGLISE.
Le pape PIE VII, emprisonné par Napoléon, rejoint ROME.

1814 : François Louis Michel MAUPIED nait à La Poterie, près de Lamballe. Il est à peine né que, le 19 janvier 1814, Napoléon, forcé par sa situation politique de plus en plus difficile en Europe, restitue ses États au pape PIE VII ; quelques jours après, PIE VII quitte la France ; il rejoindra ROME le 24 mai ; il avait passé de longs mois depuis le 6 juillet 1809 en résidence surveillée à Florence, ou Grenoble ou en détention à Savone et surtout 18 mois à Fontainebleau. Napoléon se plaît à mépriser, humilier et intimider le pape Pie VII. Tout cela ! à cause de la brutalité de l'empereur et de ses prétentions à extension territoriale d'une part, de son orgueil qui le pousse à être maître incontesté sur tous ses 'sujets', sans oublier d'autre part, le conflit inavoué et orchestré par les tenants du gallicanisme à l'égard du pape PIE VII.

Conflit en France, où se font face gallicans et ultramontains, sur fond de Concordat bafoué par Napoléon.

Après la Révolution française où les valeurs traditionnelles ont été bafouées et bousculées, il a fallu régler, dans un but d'apaisement, les rapports de l'État français et de l'Église catholique et mettre fin aux divisions religieuses de la France qui dataient du vote de la Constitution civile du clergé en 1790 et 1799. D'où, en accord avec le pape nouvellement élu PIE VII, le Concordat du 17 juillet 1801, compromis acceptable pour le pape et les autorités françaises. Ce Concordat reconnait le catholicisme comme religion de la majorité des Français ; les évêques, choisis par le gouvernement français, reçoivent leur pouvoir religieux du pape. La répartition des évêchés est calquée approximativement sur celle des départements ;

Les évêques et les curés sont fonctionnaires payés par l'État. Ce sera la situation durant tout le XIX^{e} siècle.

Or, à la surprise du Vatican, les décrets d'application, de la seule initiative de l'empereur Napoléon et de son entourage, promulguent en avril 1802 « 77 articles organiques » : c'est le retour en force et sans concertation au gallicanisme servile, qui prône une église nationale, aussi peu dépendante de Rome que possible et soumise au contrôle de l'État, au mépris des négociations avec la papauté. Pie VII réagit, il réclame l'abrogation de ces articles. Il consent, par souci d'apaisement, à venir en personne, présider le sacre de Napoléon le 2 décembre 1804. Napoléon maintient sa position. L'empereur veut inclure les États Pontificaux dans son alliance continentale dirigée contre l'Angleterre. Refus prudent et déterminé du pape qui affirme sa neutralité. Conséquence : les États pontificaux sont occupés puis annexés par la force… et le pape, sommé de se démettre et de fuir, est arrêté puis incarcéré.

Sur place, les gallicans, tout en niant tout pouvoir spirituel au pape, mettent l'Église française, comme c'était le cas depuis plus de deux siècles, sous la tutelle du pouvoir politique : elle est dirigée par des évêques qui tenaient leur légitimité du pouvoir impérial. La réaction sur place émane des ultramontains, mouvement religieux auquel appartiennent les La Mennais et beaucoup d'autres membres catholiques influents, prêtres ou non, qui s'associent pour remettre l'autorité du pape à sa place et s'emploient à revitaliser de l'intérieur la piété et la formation des prêtres. On les traite d'excessifs, d'intégristes, voire d'ultraroyalistes imbus de l'Ancien régime ; ils ont contre eux la quasi-majorité des évêques français.

1814 : « Tradition de l'Église sur l'institution des évêques ».

Dès 1807, Les frères La Mennais travaillent d'arrache-pied à fonder en droit l'Institution des évêques sur le seul pouvoir du pape ; ils écrivent ensemble un livre en trois volumes : « La Tradition de l'Église sur l'Institution des évêques ». Cette réflexion est demeurée dans un premier temps à l'état de manuscrit, de crainte que la police

de l'Empereur ne vienne mettre la main dessus, comme cela a été le cas pour l'ouvrage précédent « Réflexions sur l'État de l'Église en France pendant le XVIII^{e} siècle ». Finalement, ce texte est publié en 1814, mais trop tard : le microcosme ne parle bientôt que du retour de Napoléon de l'île d'Elbe.

Il s'agit de l'œuvre capitale des deux frères la Mennais. Les la Mennais veulent défendre l'autorité du Saint-Siège mise à mal par les conflits qui opposent le pape Pie VII à Napoléon et par les prises de position d'une grande partie du clergé français marqué par le gallicanisme. L'un des principaux points de crispation est la nomination des évêques : le pape refusant d'instituer les évêques choisis par Napoléon tandis que celui-ci envisage d'avoir recours aux Archevêques de France.

Jean-Marie et Félicité commencent un énorme travail de recherche, spécialement dans l'histoire des conciles et chez les Pères de l'Église. Plus de six ans de recherches !

Puis Féli rédige et Jean-Marie annote et corrige avec minutie le travail de son frère.

Non seulement ils défendent l'autorité du Saint-Siège sur le plan disciplinaire de l'institution des évêques, mais ils vont même jusqu'à prendre position pour l'infaillibilité pontificale, 56 ans avant que le Concile Vatican I n'en fasse un dogme de l'Église.

Jean-Marie restera fidèle à cette conviction et marquera toujours fortement son obéissance au souverain pontife, y compris lorsque celui-ci interdira les doctrines prônées par Félicité.

À titre de témoignage, relisons la lettre que les deux frères La Mennais adressent de Saint-Brieuc à leur ami commun, Bruté de Rémur, le 27 avril 1814 : *« Nous allons faire paraître l'ouvrage dont nous vous avons plusieurs fois parlé dans nos lettres en termes ambigus. Rien de moins ambigu cependant quant à la doctrine. Les droits du Saint-Siège y sont établis avec une franchise que quelques-uns trouveront peut-être excessive. Mais nous avons cru que la vérité était assez vieille pour lui ôter ses langes ; tant pis pour ceux qui voudraient encore la faire marcher avec des lisières et entourer sa tête*

de bourrelets. Les gallicans crieront ; mais on criera plus haut qu'eux. Notre livre a pour titre : Tradition de l'Église sur l'institution des évêques *; il formera trois volumes in-8° de 5 à 600 pages. Dans une introduction assez longue, on montre l'universalité de la puissance du pape ; on a même le front de reconnaître son infaillibilité ; on établit les vrais principes sur la juridiction qui découle tout entière du prince des Apôtres, et on fait voir le danger des systèmes contraires. Le reste du premier volume est consacré à l'exposition de la tradition de l'Église d'Orient. Les deux volumes suivants renferment celle de l'Église occidentale.* » (Correspondance Jean-Marie de la Mennais, LETTRE 124).

Ouvrir l'itinéraire de M. Maupied dans ce contexte crucial pour l'église, est un signe fort.

Toute sa vie, l'abbé MAUPIED est marqué par cette situation complexe et difficile ; il devient le disciple de Jean-Marie de la Mennais dont il épousera les convictions, les combats et l'action fondatrice.

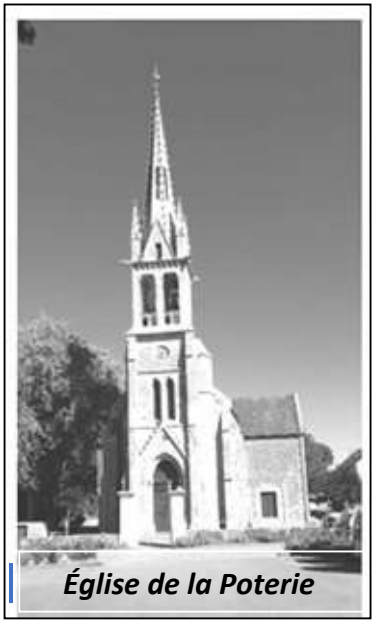
Ouvrir l'itinéraire de M. Maupied, c'est d'abord se plonger dans son village natal, LA POTERIE, près de Lamballe ; c'est tenter de suivre sa formation intellectuelle et sa vocation, depuis l'école de Lamballe qui venait d'être ouverte par Jean-Marie de la Mennais en personne, jusqu'au Petit séminaire de St Méen, animé par Jean-Marie de la Mennais. C'est accompagner François Maupied dans ses études ecclésiastiques, son cursus universitaire impressionnant, et ses années de jeune prêtre, durant lesquelles il se confiait volontiers et avec beaucoup de simplicité confiante à Jean-Marie de la Mennais qu'il a toujours considéré comme son directeur spirituel ; c'est cheminer avec M. Maupied dans son itinéraire de prêtre savant, professeur à la Sorbonne à la plume agile et redoutable au service de convictions affirmées et documentées ; enfin, c'est faire plus ample connaissance avec ce prêtre docteur, qui se dévouera au service étroit de Jean-Marie de la Mennais malade et de ses frères jusqu'à ce qu'il dirige lui-même le collège ecclésiastique de Gourin. C'est le suivre jusqu'à Rome où il forgera, tout en se dotant d'un doctorat

romain, sa proximité avec les personnes qui gravitent autour du Saint-Père. Enfin, de retour du Concile Vatican I où il a pris sa part dans les schémas conciliaires à l'ordre du jour, c'est l'accompagner jusqu'à sa retraite paisible et oubliée, à Guingamp et à Lamballe.

II -
ENFANCE et JEUNESSE, 1814-1838

ENFANCE

Le 14 janvier 1814, au bourg de La Poterie à quelques kilomètres de Lamballe, naît le deuxième enfant de la famille MAUPIED. Il s'agit de François Louis Michel. Ses parents, Jean-Jacques Maupied et Jeanne Marie BOURDA, sont issus l'un et l'autre du milieu des potiers, « faiseurs de pots » (expression locale) très nombreux dans cet univers de landes, travaillant l'argile et fabriquant des pots et autres faîtages pour orner les toits des maisons : ils vivent modestement de leur travail. La Poterie, actuellement « commune associée » à Lamballe, garde, en outre, précieusement, le souvenir des « haltes » de St Yves de Tréguier il y a plus de sept siècles : lorsqu'il se déplaçait de Rennes à Tréguier, il y avait son pied-à-terre, et maintenant sa rue et son église.



Église de la Poterie

La famille MAUPIED comptera 8 enfants. La plupart sont décédés en pleine jeunesse. Une de ses sœurs, Jeanne, née en 1816, est morte en 1840 à Fontainebleau, religieuse de Saint Vincent de Paul. L'ainé Jean-Louis, né trois ans avant François, aura une famille nombreuse, marquée par les décès en bas âge de cinq enfants. Dans la famille, on est tous potiers.

Le nom de la famille se retrouve à l'époque des guerres de la Ligue et des Huguenots dans l'histoire de Guillaume de la Moussaye,

seigneur de La Poterie dont quelques parties du territoire, en Plestan, portent le nom de Landes Maupied.

Un frère de son aïeul paternel fut prêtre capucin, et mourut probablement à Paris en 1793.

L'oncle prêtre

Du côté de la maman, un prêtre Michel Bourda. Ordonné en 1819, il sera vicaire à Uzel de 1819 à 1823, puis à Lamballe de 1823 à 1880 ; tour à tour aumônier de l'hôpital de 1823 à 1847, puis chapelain confesseur des Ursulines de 1847 à 1860. Son grand âge et ses infirmités le forcèrent à se démettre de ses fonctions le 6 juin 1870. Il est nommé chanoine titulaire. Il décèdera le 5 octobre 1886, à l'âge de 91 ans. Il a toujours été de santé fragile. Ce fut un prêtre dévoué : on lui doit une belle collaboration dans le développement dans le secteur de Lamballe de l'Œuvre de la propagation de la foi, initiée par Pauline Jaricot. C'est son neveu François MAUPIED qui annoncera lui- même à son évêque, le décès de son oncle le 5 octobre 1886 : « *Mon vénérable oncle M. Michel BOURDA est mort ce matin à 7 h. Hier au soir, je lui donnai le saint Viatique et l'extrême onction »*.

Très vite, s'éveille la personnalité du jeune François ; son oncle prêtre se fait un devoir de le prendre en charge ; il prendra soin de son éducation et l'a toujours poussé dans la carrière de ses longues études.

1820, ouverture de l'école de Lamballe

1820. À Lamballe, précisément, à l'initiative de Jean-Marie de la Mennais, et après contact avec l'abbé LE JOLLY, curé de Lamballe, et le soutien spirituel de l'abbé SORGNIARD, ancien vicaire général, deux jeunes frères, fr. Charles Brottier, originaire de DOUX (département des Deux-Sèvres), recruté par le Père Deshayes, et Philippe Biron viennent d'ouvrir une école au chevet de l'église St Jean. Le local est ce qu'il est, mais les enfants affluent.

Dans sa correspondance avec les frères de la Maison-Mère, de nombreuses années plus tard, en septembre 1893, puis en juillet

1895, l'abbé Maupied avouera, qu'il est, peut-être, « *un des survivants qui a eu le plus de part et le plus longtemps à la vie et intimité de M. J.M. de la Mennais, l'ayant connu lorsqu'en 1820 et quelque, j'étais, enfant, un des premiers écoliers des Frères, déjà établis à Lamballe, en 1824, lorsque Monsieur de La Mennais vint faire la visite de l'école, avec son "costume de Cour" et sa Croix de Chanoine*

Le **chapitre de Saint-Denis** fut un chapitre de chanoines séculiers établi en 1806 à la basilique de Saint-Denis, dont le prévôt (dit *primicier*) était le Grand-Aumônier de France, et qui réunissait jusqu'à 10 évêques et 24 prêtres. Le chapitre était indépendant de l'archidiocèse de Paris et directement rattaché au Saint-Siège.

La croix canoniale du chapitre royal de Saint-Denis (époque Restauration)

de Saint-Denis. Sa présence émut les cent et quelque enfants de la classe ; sa familière simplicité charma tous les cœurs, et y laissa un profond souvenir »

L'abbé Jean-Marie de la Mennais, après avoir quitté le diocèse de Saint-Brieuc, à la nomination de Mgr de la Romagère, fut nommé à Paris en 1822, pour seconder Mgr de Croÿ, à la Grande Aumônerie, où l'essentiel de sa tâche sera de pourvoir au remplacement des évêchés vacants. Il y restera jusqu'en 1824.

Événement tragique au Sacré-Coeur

L'abbé MAUPIED a dû le savoir, et peut-être était-il déjà élève. Le 24 mars 1824, le directeur, frère Charles décède d'un cancer au visage, à l'âge de 28 ans. Les annales de l'école qui mentionnent ce détail ajoutent : « Il était vertueux, avait l'esprit cultivé, et une magnifique écriture. » (*sic*).

Le Père de La Mennais est plus prolixe dans l'éloge funèbre qu'il fit à la retraite de 1824 : « *Notre bon Fr. Charles fut un des premiers*

Frères, et comme le "fondateur" de la Congrégation... Dès le premier moment jusqu'au dernier, sa conduite a été exemplaire ; aucune des difficultés qui l'ont environné dans sa naissance ne l'a ébranlé ; combien n'en trouva-t-il pas dans l'établissement de Dinan où il fut placé d'abord ? Moi seul, je le sais, et je n'hésite pas à dire qu'il fallait une vertu héroïque pour les supporter et pour les vaincre : bel exemple pour tous. C'est à sa patience, à son courage, à sa profonde abnégation, que nous devons le succès de cette école, et pourtant il était malade, défaillant ; mais sa foi et son dévouement ne s'affaiblirent pas, et il triompha de tous les obstacles. Nul autre n'a été exposé à des épreuves si rudes ; et cependant son attachement pour la Congrégation et pour ses devoirs fut toujours le même. Bel exemple de persévérance ... » (Sermons de Jean-Marie de la Mennais, tome second, page 577)

Revenons à notre jeune François Maupied. Dès 1820, il n'a que six ans, il sera l'un des premiers élèves à bénéficier de la compétence des frères. L'enfant se montre très éveillé et très généreux.

À 10 ans, on lui confie déjà quelques camarades qui ont des difficultés à suivre. François assume au mieux cette première responsabilité. Déjà il prend des cours de latin auprès de l'abbé Cornillet, chanoine de Saint-Brieuc, et de M. Hémery, curé de sa paroisse. On découvrira par la suite l'impact important que joue sur lui cette formation des frères et, surtout, très tôt, il y aura entre lui et le fondateur des frères, une très grande connivence.

De 10 ans à 12 ans, le jeune Maupied réunissait autour de lui une troupe de petits enfants pour leur apprendre le catéchisme et il enseignait à lire à d'autres qui ne pouvaient aller à l'école.

SÉMINAIRE

Petit séminaire à Ste Anne d'Auray

À 13 ans, en 1827, son oncle l'envoya à Sainte-Anne d'Auray, collège dirigé alors par les jésuites. Il s'y distingua par ses succès scolaires.

Puis, petit séminaire de Saint Méen.

Les événements politiques contrarient les plans puisque dès l'année suivante en 1828, les jésuites, par suite des ordonnances de Martignac, sont chassés de France. Ainsi furent fermés les séminaires suivants : Aix, Bordeaux, Dôle, Forcalquier, Montmorillon, Saint-Acheul près d'Amiens, et Sainte-Anne d'Auray.

Le jeune François MAUPIED fut sur le point de suivre ses études au collège de Saint-Sébastien en Espagne : huit jours avant son départ, il fut décidé qu'il entrerait au petit séminaire de Saint-Méen, dont M. l'abbé Jean-Marie de la Mennais était le fondateur et supérieur général.

Qui sont les « prêtres de St Méen » ?

Il s'agit d'une belle initiative de Jean-Marie de la Mennais.

En 1825, Mgr de Lesquen, originaire du diocèse de Saint-Brieuc, proposé en 1823 par Jean-Marie de la Mennais à l'évêché de Beauvais, vient d'être nommé à Rennes ; dès son arrivée, à la demande de quelques prêtres professeurs au séminaire de Saint-Méen, il charge Jean-Marie de la Mennais, d'élaborer les statuts d'une Congrégation religieuse sacerdotale, dont les deux premiers piliers seront constitués d'une part par les professeurs du petit séminaire de St Méen, chargés de formation et désireux de s'associer en Société religieuse et d'autre part par les Missionnaires diocésains chargés de missions paroissiales et de prédications qui saisissent l'opportunité de s'y joindre. Cette congrégation prendra forme dès 1826. Nul doute qu'il devait régner une atmosphère des plus généreuses, au sein de ce séminaire conduit, en réalité, par Jean-Marie de la Mennais, l'âme de cette Congrégation.

François MAUPIED intègre ce petit séminaire de St Méen, en 1828.

Il y trouve un accueil chaleureux qui va contribuer à lier définitivement cet élève brillant à Jean-Marie de la Mennais. De là date aussi son amitié avec l'abbé Blanc, professeur, qu'il retrouvera plus tard à Paris. C'est donc dans cette maison « bénie » que se déroulent « ses humanités ». Ses brillants succès et sa piété lui méritèrent l'estime et l'affection de ses condisciples, mais aussi des jalousies

inévitables. Très vite apparaissent chez lui de sérieuses prédispositions intellectuelles. On lui confie déjà des cours d'espagnol et d'italien. Un bel avenir en perspective.

Jean Marie de la Mennais suit avec intérêt l'évolution de ce nouvel établissement ; il décèle rapidement chez cet adolescent une vocation possible.

François MAUPIED ne saisit pas tout de suite l'ampleur de l'engagement au service de l'Église et en particulier le souci, partagé par Jean-Marie de la Mennais et ses prêtres de St Méen, de former des prêtres zélés et savants, qui oseront se lancer dans la revitalisation de l'Église et sa défense, luttant contre l'austérité excessive du jansénisme, dénonçant les erreurs du gallicanisme, et qui soient capables d'honorer l'Église et de soutenir l'autorité du pape. Mais, quelques années plus tard, il fera lui-même partie de ces prêtres qui ont reçu la bonne éducation, dont l'Église de son temps aura besoin.

Témoignage personnel de François Maupied.

Écoutons François Maupied et portons attention au regard qu'il porte, à la fin de son existence, sur ses années « St Méen », et sur l'animateur du Séminaire, Jean-Marie de la Mennais :

« *À Saint-Méen, on voyait continuellement M. Jean-Marie de la Mennais ; c'était son passage pour se rendre à Ploërmel et à Malestroit, d'un côté, et à Dinan et à Saint-Brieuc, de l'autre côté. Il y faisait la visite des classes et prêchait, avec ses « missionnaires », les retraites annuelles au petit séminaire. Ses instructions vives et ardentes laissaient une telle impression dans les cœurs et la mémoire des élèves, que longtemps après ils répétaient les phrases qui les avaient frappés. Un grand nombre se confessaient à lui pendant la retraite. Sa simplicité pleine de bonté attirait notre jeunesse. Il causait familièrement avec ceux qui l'approchaient, et il attirait ainsi à sa congrégation. J'étais l'un de ses privilégiés ; il me portait une attention particulière ; il me redisait en 1841 à Paris : « Je ne t'ai jamais perdu de vue.* »

François Maupied restera six ans à St Méen.

Le 4 août 1833, il reçut la tonsure des mains de Mgr de Lesquen, évêque de Rennes qui l'a toujours entouré d'une tendre affection ; celui-ci cherche activement à l'attirer dans la congrégation de ses missionnaires, où les goûts du jeune clerc semblaient le porter. Un refus formel de l'autorité épiscopale de Saint-Brieuc et la volonté de son oncle le chanoine BOURDA de l'envoyer terminer ses études et son séminaire à **Saint-Sulpice** coupèrent court à cette proposition.

GRAND SÉMINAIRE À PARIS : St Sulpice et Stanislas

Il entre donc au séminaire de Saint Sulpice à Paris, en 1834 ; il vient d'avoir vingt ans. Il est impressionné par le vénérable supérieur M. Garnier. Il suit le cours de langue hébraïque de l'abbé Glaire[1], qu'il retrouvera quelques années plus tard à la Sorbonne. M. Maupied avait lui-même commencé à apprendre l'hébreu à Saint-Méen.

Il avait passé un an et quelques mois à Saint-Sulpice, lorsque l'abbé Blanc vint de Bretagne professer la théologie aux clercs du **collège Stanislas** à Paris. L'abbé Maupied l'y suit en 1835. Il termine sous sa direction ses études élémentaires de théologie, et commence sérieusement l'étude de l'histoire ecclésiastique. Quelques années plus tard, l'abbé Blanc, publiant son admirable cours d'histoire ecclésiastique, lui en soumettra toutes les épreuves ; il déclara qu'il ne trouvait point de critique plus sûre et plus profitable que celle de son élève devenu son ami intime.

Ordonné prêtre le 10 mars 1838, une chaire théologique lui fut offerte au grand séminaire de Saint Brieuc, son diocèse d'origine ; mais, avec le conseil de continuer l'étude des sciences et de prendre ses degrés universitaires, il choisit de demeurer à Paris.

[1] L'abbé J.B. Glaire (1798-1879) est professeur d'Écriture Sainte à la Sorbonne. Ordonné prêtre en 1822, il enseigne l'hébreu à Saint-Sulpice. C'est un fin connaisseur des langues anciennes.

L'abbé MAUPIED demeure à Paris : il poursuit ses études.

Bientôt il eût parcouru tous les grades depuis le baccalauréat ès lettres, jusqu'au doctorat de sciences. Il s'adonna plus spécialement à l'étude des sciences physiologiques, anatomiques, géologiques et naturelles, comme plus importantes dans leur application à la théologie. Il devint, dans ces sciences, un des savants remarquables de l'époque, le disciple le plus distingué, l'ami et le collègue de l'illustre de Blainville considéré comme le plus grand philosophe naturaliste des temps modernes.

DÉBUT DE LA CORRESPONDANCE AVEC JEAN-MARIE DE LA MENNAIS

Nos Archives s'honorent de conserver un bon nombre de lettres inédites, échangées entre M. Maupied et le Père de la Mennais ; la première date de 1836 et la dernière de 1854. Dans la période 1836-1846, ce sont 36 lettres. Leur nombre et leur contenu méritent que l'on s'y attarde : on y apprend une foule de choses sur la relation de ces deux prêtres.

Dès la première lettre datée du 20 mars 1836, il se dégage une confidence intime faite de grande confiance.

Dès le début de sa lettre, M. Maupied apprécie que le Père de la Mennais, lui-même atteint et touché par les prises de position de Féli et la dissolution de la Congrégation de Saint Pierre, ainsi que par les difficultés de l'éventuelle ouverture d'un collège à Dinan, ait pris le temps et la charité de lui adresser une lettre délicate.

Le jeune Maupied lui redit que, depuis son petit séminaire, il lui fait confiance et a souvent recours à ses lumières et ses conseils. « *Vous le savez bien, mes désirs et mes pensées ne sont point nouvelle chose ; Il y a plusieurs années déjà, je m'en suis ouvert à vous dans les retraites que j'ai eu le bonheur de faire avec vous à St-Méen, l'opposition que j'ai rencontrée presque continuellement ne m'a point fait varier* » On n'en saura pas plus sur ces « difficultés » sup-

portées par François Maupied ! Mais il s'est épanché dans le cœur de son père spirituel, Jean-Marie de la Mennais.

D'abord, le jeune abbé Maupied, qui vient de recevoir les ordres mineurs, est en attente d'être ordonné sous-diacre ; il s'adresse à Jean-Marie de la Mennais avec le titre « *mon cher et vénérable père* » et conclut sa lettre par « *mon très cher et bien-aimé père* ». Ceci démontre que le jeune futur prêtre peut tout confier à son « père spirituel » : à la fois ses états d'âme personnels, la « pudeur » de blesser son propre oncle l'abbé Bourda qui l'a envoyé, croyant bien faire, à Saint-Sulpice, « *Mon oncle m'avait envoyé à Saint-Sulpice par les conseils des autorités du diocèse que je savais l'avoir par le passé engagé à s'opposer à mon entrée à Malestroit* » ; son oncle lui aurait même déconseillé de rejoindre l'École mennaisienne de Malestroit.

Il confie enfin au Père de la Mennais sa détermination personnelle à quitter Saint-Sulpice : « *Je ne me plaisais pas à St Sulpice, parce que je trouvais qu'on n'y travaillait pas assez…* » ; il veut surtout s'inscrire à Stanislas et rejoindre l'abbé Blanc ; mais il se permet d'avouer son insatisfaction face au climat qui règne même à Stanislas : « *Nos supérieurs tenant trop à conserver les élèves, causent la perte d'un grand nombre en retenant les mauvais…* »

Son cœur généreux veut davantage de profondeur et un authentique esprit religieux au sein de son séminaire : François Maupied confie son désir sans doute idéaliste et très exigeant du sacerdoce. Il dépose dans le cœur attentif et discret de son « père spirituel » ses pensées, et ses scrupules ; mais aussi son bonheur de pouvoir compter sur deux prêtres amis, M. Chevalier qu'il a connu à St Méen et surtout M. Blanc, théologien, qui fut membre de la Congrégation de St Pierre à Malestroit : *« Il me reste un an de théologie, et je serai bien aisé de le faire ici à cause de M. Blanc. D'ailleurs ce temps me servira encore à examiner devant Dieu, comme vous me le conseillez, ce que je dois faire ; j'espère en outre que dans cet espace de temps, vous aurez la grande bonté de me donner tous les éclaircissements et les renseignements que vous me promettez, afin que je puisse me décider avec une pleine connaissance des choses, car je n'aime point*

me décider à demi, et une fois ma décision prise, je veux la suivre irrévocablement. Cependant si vous pensiez avoir besoin de moi avant ce temps, vous n'avez qu'à m'écrire un mot, et je serai à vous le plus tôt possible. Voilà pour ce qui me concerne. ».

Il termine ainsi sa lettre en demandant au Père de la Mennais de lui faire la grâce de l'éclairer et de lui permettre de discerner au mieux, tout en lui disant qu'il est prêt à le rencontrer et même à répondre à un désir de son maître si celui-ci a besoin de lui, avant de se déterminer.

Nous n'avons pas la réponse personnelle de Jean-Marie de La Mennais dans nos Archives. Contentons-nous d'enregistrer qu'à l'aube de son ordination, une profonde amitié est déjà née entre François Maupied, et Jean-Marie de la Mennais, celui qu'il désignera désormais par « Mon Père » ou « Bon cher Père ».

Appendice : Nous trouvons assez souvent dans la correspondance entre Jean-Marie de la Mennais et l'abbé Maupied, des demandes de services de la part de ce dernier, qui, semble-t-il, rencontre beaucoup de beau monde à Paris, soit à Stanislas, soit dans la pension où il réside, soit au Séminaire du Saint-Esprit…

En mai 1836, il est sans doute au courant qu'un prêtre de la région de Bourges, l'abbé Dubouchat[2] a écrit à Jean-Marie de la Mennais pour lui demander deux frères en appui de sa fondation. D'où sa hardiesse, le 11 mai 1836, quand il intercède pour la petite ville de **Lauzerte** (Tarn et Garonne) qui souhaiterait obtenir deux frères pour ouvrir une école. (Lettre Maupied n° 2, 11 mai 1836)

D'autres fois, il intercède pour des jeunes gens intéressés par la vie de frère : un jeune homme de Versailles (Lettre Maupied n° 17, 6 juillet 1844), ou un certain Lasnier de Bourges, (Lettre Maupied n° 22, 17 juin 1845).

[2] L'abbé Dubouchat : prêtre du diocèse de Bourges, avait établi à Chezal-Benoît un collège libre. Il avait demandé l'appui de M. de la Mennais et sollicité deux frères pour les classes primaires de son collège. Le Père de la Mennais fit un déplacement exceptionnel à Bourges dans la perspective d'ouverture d'un noviciat. Le projet n'aboutit pas.

III -
JEUNE PRÊTRE, DOCTEUR ÈS SCIENCES, 1838-1848

Dans le chapitre précédent, nous avons laissé François Maupied en 1838, il vient d'être ordonné prêtre le 10 mars. Nous allons le suivre désormais dans son parcours parisien très particulier.

Paris : il poursuit ses études. Rencontre de M. de Bainville

À Paris, étudiant surdoué, il devient l'ami et même le collaborateur de son professeur, M. de Blainville[3]. N'oublions pas que M. de Blainville est considéré comme l'un des plus grands philosophes naturalistes des temps modernes. Même s'il a été élevé dans le climat des Lumières, de Blainville accepte que son élève Maupied, tout à la fougue de son jeune sacerdoce, le contre, conteste en lui l'influence matérialiste et, à force, ouvre chez son professeur l'idée que la foi a son mot à dire dans le domaine de la science.

Ce qui est certain, c'est qu'à compter de 1839, époque de leur collaboration, on a vu Monsieur de Blainville diriger tous ses efforts à la défense de la vérité catholique dans ses cours et ses écrits, jusqu'au point de verser des larmes et d'en provoquer chez son auditoire, en exposant la sublime mission des sciences physiologiques, pour ramener nos temps incrédules à la foi. À dater de cette époque, l'école de M. Blainville prit hardiment et en reçut quelquefois comme un reproche, le nom d'école théologique. Il n'est pas étonnant qu'en 1845, au nom de leur amitié, M. l'abbé Maupied, alors professeur à la Sorbonne, ait recueilli et publié en trois volumes les leçons de son maître de Blainville, sous le titre : « Histoire des

[3] Né près de Dieppe en 1777, Henri-Marie de Blainville vient à Paris étudier la peinture, mais s'oriente bientôt vers l'histoire naturelle, sous la tutelle de Cuvier. Docteur en médecine (1808), il enseigne l'anatomie et la zoologie à la Faculté des sciences de Paris (1812). Il est suppléant de Cuvier au Collège de France et au Muséum d'histoire naturelle…Il décède en 1850.

Sciences de l'organisation et de leurs progrès comme base de la philosophie ».

L'abbé Maupied ne tarda pas à devenir l'ami d'autres sommités scientifiques, et ses travaux furent plus appréciés à l'étranger, surtout en Italie, à Rome, en Allemagne et en Belgique qu'en France.

Docteur ès sciences naturelles, juin 1841

Jusqu'en juin 1841, François Maupied est absorbé par la préparation de son doctorat ès sciences. Il est âgé de 27 ans, c'est un jeune prêtre studieux.

Le 19 juillet 1841, il soutient ses deux thèses devant le Jury de la Faculté des Sciences de Paris. Il se présente ainsi : François Louis Michel MAUPIED, prêtre du diocèse de Saint-Brieuc, licencié ès-sciences naturelles, né à la Poterie (Côtes du Nord) le 14 février 1814.

UNIVERSITÉ DE FRANCE.

ACADÉMIE DE PARIS, FACULTÉ DES SCIENCES.

THÈSE

POUR LE DOCTORAT

ÈS-SCIENCES NATURELLES,

soutenue le lundi 19 juillet 1841

Par FRANÇOIS-LOUIS-MICHEL MAUPIED.

PHYTOLOGIE :

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

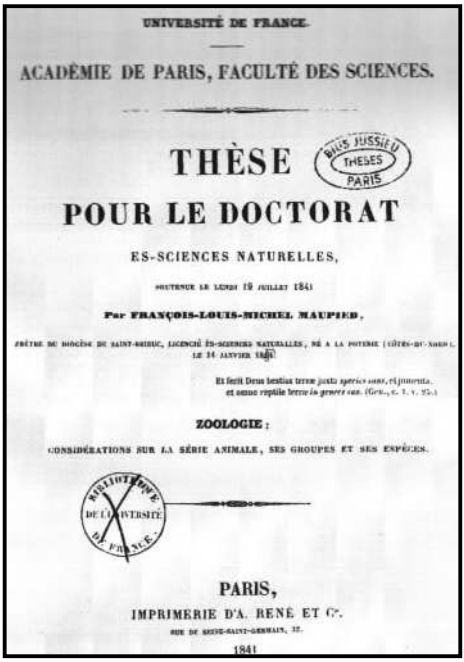
SUR LE CARACTÈRE DE LA VÉGÉTABILITÉ ET LA FORME VÉGÉTALE EXTÉRIEURE, DANS LEURS RAPPORTS AVEC L'ORGANISATION INTÉRIEURE,

ou

DE LA SÉRIE VÉGÉTALE.

<u>Une première thèse en phytologie</u> : considérations générales de la végétabilité et la forme végétale extérieure, dans leurs rapports avec l'organisation intérieure, ou **de la série végétale**. Cette thèse est dédiée à son oncle l'abbé BOURDA, chanoine honoraire de Saint-Brieuc.

En exergue, il place une citation de la genèse, au chapitre 1, versets 11 et 12 (en latin) : « Et ait (Deus) : Germinet terra herbam virentem, et facientem semen, lignum pomiferum faciens fructum juxta genus suum… Et protulit terra herbam virentem, et facientem semen juxta genus suum, lignumque faciens fructum, et habens unumquodque sementem secundum speciem suam.(traduction : Dieu dit : « Que la terre produise l'herbe, la plante qui porte sa semence, et que, sur la terre, l'arbre à fruit donne, selon son espèce, le fruit qui porte sa semence. (Et ce fut ainsi.) La terre produisit l'herbe, la plante qui donne, selon son espèce, le fruit qui porte sa semence. (Et Dieu vit que cela était bon). »



UNIVERSITÉ DE FRANCE.

ACADÉMIE DE PARIS, FACULTÉ DES SCIENCES.

THÈSE

POUR LE DOCTORAT

ES-SCIENCES NATURELLES,

soutenue le lundi 19 juillet 1841

Par FRANÇOIS-LOUIS-MICHEL MAUPIED,

prêtre du diocèse de Saint-Brieuc, licencié ès-sciences naturelles, né à la Poterie (Côtes-du-Nord), le 14 janvier 1815.

Et fecit Deus bestias terræ juxta species suas, et jumenta, et omne reptile terræ in genere suo. (Gen., c. 1, v. 25.)

ZOOLOGIE :

CONSIDÉRATIONS SUR LA SÉRIE ANIMALE, SES GROUPES ET SES ESPÈCES.

PARIS,

IMPRIMERIE D'A. RENÉ ET Cie.

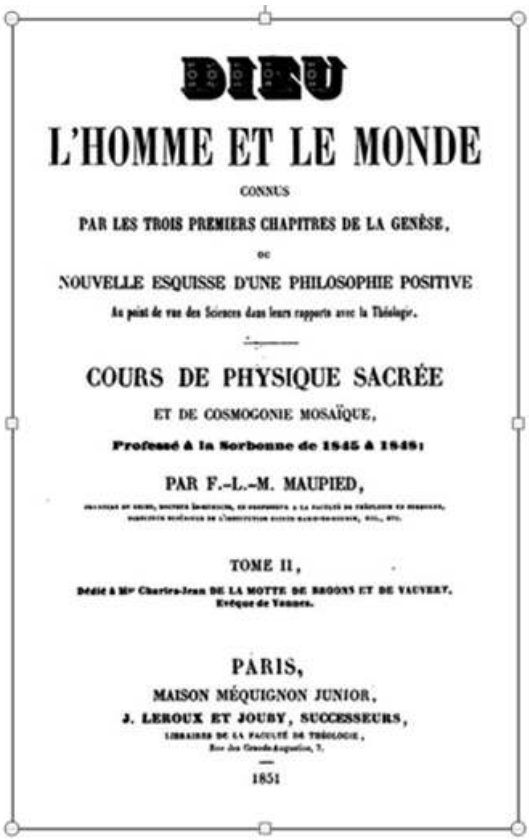
1841

<u>Une seconde thèse en zoologie</u> : considérations sur **la série animale**, ses groupes et ses espèces

Cette thèse est dédiée à son maître M. de Blainville, membre de l'Institut, professeur de Zoologie à la Faculté des Sciences de Paris, d'Anatomie comparée au Museum d'Histoire Naturelle de la même ville, etc. comme un faible hommage de la gratitude de son très-reconnaissant élève, l'abbé Maupied. ».

En exergue, il place une citation de la Genèse, au chapitre 1, verset 25. (en latin) : « Et fecit Deus bestias terrae juxta species suas, et jumenta, et omne reptile terrae in genere suo. » traduction « Dieu fit les bêtes sauvages selon leur espèce, les bestiaux selon leur espèce, et toutes les bestioles de la terre selon leur espèce, (et Dieu vit que cela était bon). »

Maupied professeur à la Sorbonne 1845-1848



DIEU

L'HOMME ET LE MONDE

CONNUS

PAR LES TROIS PREMIERS CHAPITRES DE LA GENÈSE,

OU

NOUVELLE ESQUISSE D'UNE PHILOSOPHIE POSITIVE

Au point de vue des Sciences dans leurs rapports avec la Théologie.

COURS DE PHYSIQUE SACRÉE

ET DE COSMOGONIE MOSAÏQUE,

Professé à la Sorbonne de 1845 à 1848:

PAR F.-L.-M. MAUPIED,

TOME II,

Dédié à Mgr Charles-Jean DE LA MOTTE DE BROONS ET DE VAUVERT, Evêque de Vannes.

PARIS,

MAISON MÉQUIGNON JUNIOR,

J. LEROUX ET JOUBY, SUCCESSEURS,

1851

Dès 1840, Mgr Affre, archevêque de Paris, songeait à nommer Maupied professeur de Sorbonne ; en 1845, ce dessein s'accomplit : Maupied fut créé suppléant du doyen Glaire et chargé du cours des hautes sciences dans ses rapports avec la théologie et l'Écriture Sainte. En même temps qu'il professait devant l'auditoire le plus sérieux et le plus assidu, à la prière de l'archevêque et du ministre Salvandy, il soutenait ses thèses pour les grades en théologie ».

L'essentiel du cours de M. Maupied est édité sous le titre : « **DIEU, l'HOMME ET LE MONDE**, connus par les trois premiers chapitres de la Genèse », ou « nouvelle esquisse d'une philosophie positive au point de vue des sciences », 3 volumes, in-8°, édité chez Méquignon, Leroux et Jouby en **1851**.

Dieu, l'homme et le monde, est un cours de physique sacrée et de cosmogonie mosaïque ; c'est surtout un cours de philosophie positive, puisqu'il embrasse et généralise toutes les sciences pour les faire concourir à la démonstration de l'existence de Dieu et de ses attributs, de l'existence et de la spiritualité de l'âme, de ses facultés

et puissances, de sa liberté, de son immortalité, de la destinée surnaturelle de l'homme, de la création d'une espèce humaine, de la vérité de la religion, et en particulier de la vérité, au sens de la Genèse. C'est, aux dires de ses biographes, une véritable encyclopédie des sciences, et, en ce siècle de matérialisme, un cours de philosophie parfaitement approprié, non pas aux programmes, mais aux besoins des esprits.

Le principal honneur de MAUPIED, c'est d'avoir ramené Dieu en Sorbonne. Depuis trop longtemps, par un aveuglement et un fanatisme inconcevable, Dieu n'était pas en crédit dans les cours de sciences ; Maupied releva dans ce sanctuaire qui lui appartient, le trône de la divinité. Même si les connaissances scientifiques actuelles ont bénéficié d'autres apports, la position de M. Maupied fait l'éloge de sa science et de sa bravoure.

On trouve quelques échos de cet enseignement dans la correspondance avec Jean-Marie de la Mennais :

Bien cher père, …

« J'ai commencé mon cours à la Sorbonne ; et je l'ai tout préparé jusqu'à Pâques, les vérités et les beaux rapports que j'ai cru découvrir en faisant ce travail m'ont donné de grandes jouissances ; je ne sais si mes auditeurs en seront aussi contents que moi, mais ils ont bien reçu ma première leçon : je traite cette année de la création de l'homme physique, intellectuel et moral ; c'est toute la philosophie. » (Lettre du 18 décembre 1846)

Ministère sacerdotal de M. Maupied durant cette période.

L'abbé MAUPIED n'est pas seulement un intellectuel, mais un prêtre entreprenant et zélé. Ses études ne furent point un obstacle au ministère ecclésiastique. Dès 1838, quelques mois après son ordination, la direction difficile du pénitentiaire tenu par les religieuses de **la Madeleine** et de **Saint-Michel** lui est confiée. Il garde ce poste de confiance et de charité pendant huit ans. Depuis cette période, il n'a jamais cessé d'être chargé de l'enseignement religieux dans plusieurs grandes institutions de jeunes gens : il a été pendant cinq ans

aumônier de l'institution Savouré[4] qu'il n'a laissée qu'en quittant Paris…

L'abbé MAUPIED a été l'un des orateurs assidus et des plus goûtés des ouvriers ; il a donné plusieurs retraites dans la Société Saint-François-Xavier[5]. Il réunissait même chez lui chaque semaine, trois conférences plus restreintes d'ouvriers, de jeunes gens des écoles et d'hommes plus sérieux, qui désiraient mieux connaitre la religion.

Dans le quartier latin, en particulier à **l'église St Médart** (paroisse fréquentée par les familiers du Museum d'Histoire Naturelle), il prêche un Carême en 1842 (ce que l'on appelle à cette époque la station de Carême, sur le thème de la gloire de Dieu), un Avent en 1844.

Nous trouvons dans le volume 86 de la recension de MIGNE « *Collections des orateurs sacrés* » de la page 82 à la page 224, l'intégralité des douze sermons de ce Carême 1842, du dimanche de la Quinquagésime au dimanche de Quasimodo : impressionnant à lire, chaque sermon est à lui seul un enseignement théologique ! En les parcourant, nous ne pouvons pas ne pas songer aux Sermons de Carême prononcés à Notre-Dame encore récemment par des grandes voix de théologiens de notre temps.

Il intervient aussi, à plusieurs reprises, à l'archiconfrérie **Notre-Dame des Victoires.** Les thèmes abordés sont : le Sacerdoce de Marie, puis un panégyrique de St-Pierre en 1846, et un autre sur St Vincent de Paul. De même, il prêche le mois de Marie dans plusieurs églises de Paris ; il prêche des retraites de première communion dans les paroisses et au lycée St Louis de Paris.

Son ami l'abbé Blanc le met en contact avec Mgr Gousset, archevêque de Reims, ami de Jean-Marie de la Mennais. L'abbé MAUPIED est souhaité et accueilli à **Reims** : il y prêche une mission.

[4] L'institution Savouré était un pensionnat d'enseignement secondaire parisien, pour garçons, tenu par la famille Savouré.

[5] La Société de Saint-François-Xavier est une œuvre, style patronage, destinée à moraliser la classe ouvrière ; fondée d'abord à Paris, elle s'est développée sur Lyon

Il se déplace aussi à **Thouars en Poitou** à l'occasion de Pâques 1848. Il en avertit l'abbé Jean-Marie de la Mennais « *Je vais la semaine sainte prêcher une retraite à Thouars en Poitou* » (courrier du 20 mars 1848).

Suite des contacts avec Jean-Marie de la Mennais.

Projet d'ouverture : ST SERVAN

On sait que M. Maupied avait été approché dès son ordination pour enseigner au séminaire diocésain de Saint-Brieuc. En outre, il n'était pas indifférent au projet de Jean-Marie de la Mennais d'établir un établissement de plein exercice à Dinan, établissement dont il aurait confié la direction à M. Querret. Jean-Marie de la Mennais lui en avait parlé dès 1836 : ceci ne s'était pas fait !

1843. Le projet consistait à établir un établissement de plein exercice, c'est-à-dire un collège complet, à Saint-Servan (en lieu et place du collège communal qui périclitait). Il fallait, entre autres exigences, que le chef d'établissement ait les titres universitaires : M. Maupied, docteur es-sciences, faisait l'affaire sur ce point. Les pourparlers entre M. Maupied et Jean-Marie de la Mennais, ainsi qu'avec les autorités municipales de Saint-Servan, dureront de l'été 1843 jusqu'au printemps 1844.

Jean-Marie de la Mennais demande à M. Maupied de venir en parler à Ploërmel. Le projet est présenté à Mgr Le Mée, évêque de Saint-Brieuc, dont dépend l'abbé Maupied ; il est porté par Mgr de Lesquen, évêque émérite de Rennes, et originaire des Côtes-du-Nord

Le projet n'aboutira pas. Le Conseil Royal, qui dépend du Ministère, s'oppose à ce qu'un collège communal soit remplacé par une institution privée. Il considère en outre qu'aucune ville ne peut affecter des bâtiments publics à des institutions privées, pas même en les louant (*lettre du ministre Villemain en date du 3 janvier 1844 et lettre de Maupied du 7 janvier 1844*)

Enfin, (et ce dernier argument est d'ordre politique, il décrit assez bien la situation concrète de ce qui est en jeu à Saint-Servan),

l'Université ne consentira jamais à avouer que ses collèges n'ont pas la confiance des familles, qu'ils endettent les communes et qu'ils périclitent. Elle doit chercher à se défendre et elle ne peut faire aucune concession.

Confidences personnelles

Premier exemple. En décembre 1844, M. Maupied confie à Jean-Marie de la Mennais qu'il aurait bien voulu profiter du temps parisien pour reprendre des études de mathématiques et pourquoi pas se lancer dans des études de médecine.

« C'est pour cela que j'ai envie de savoir où nous en sommes ; si vous espérez toujours que nous puissions commencer l'année prochaine, car si nous ne le pouvions pas, je me résoudrais à passer encore à Paris ces deux années et je prendrais ma première inscription en médecine en janvier prochain. Répondez-moi donc à ce sujet. »

Deuxième exemple. En mai 1845, François Maupied est sollicité pour animer des retraites et des missions dans le diocèse de **Reims**, en particulier « lors de la translation des reliques de Saint Rémy au mois d'octobre 1846 ». En reconnaissance de ses travaux et publications, l'évêque le nomme **vicaire général** de son diocèse. M. Maupied est très honoré de cette distinction. Il est fier d'ajouter ce titre en bas de ces lettres. Il retournera volontiers à Reims. Il ne s'en cache pas.

« *L'Archevêque de Reims a passé une quinzaine à Paris ; je lui ai promis de vous accompagner à Reims à votre prochain voyage à Paris. Si vous pouviez venir dans le temps du carnaval, nous exécuterions votre voyage en Belgique ; car en partant le lundi au soir, avant carnaval, j'aurais quinze jours à moi, et je serais revenu pour mon cours* ». (lettre Maupied, 18 décembre 1846)

1847. M. Maupied passe, à nouveau, un certain temps à Reims : il participe, à la demande de Jean-Marie de la Mennais lui-même, à la ré-impression des Devoirs du chrétien, livre écrit par St Jean Baptiste de la Salle, originaire de Reims ; M. Maupied offre un exemplaire de ce livre à Mgr Gousset ; M. de la Mennais l'offre au recteur d'Académie et au ministre. Ensuite, M. Maupied fait relation de son

séjour de prédicateur à Reims. : « *Ma mission de Reims a très bien réussi, mais m'a beaucoup fatigué en même temps que je prêchais à St Rémy, je donnais la retraite aux Dames Augustines de l'Hôtel-Dieu, je confessais chez ces Dames, et à la paroisse, où je prêchais matin et soir. J'ai eu une grande affluence d'auditeurs, un certain nombre de conversions, et une belle communion donnée à la fin par l'archevêque. Les habitants de Reims les plus chrétiens demandent que je retourne prêcher au carême à la cathédrale* ». (Lettre Maupied, 26 octobre 1847)

Troisième exemple. Octobre 1845 : deux propositions lui parviennent : celle de sa nomination comme vicaire apostolique aux Antilles, à la demande des Spiritains ou celle d'un poste d'enseignement dans le diocèse de Saint-Brieuc. L'abbé MAUPIED se confie à Jean-Marie de la Mennais, bien au fait de la situation aux Antilles et qui a eu également vent du projet de l'évêque de Saint-Brieuc qui souhaitait confier à M. Maupied un séminaire. Cette correspondance s'étend du 18 octobre au 10 décembre 1845. Quelques extraits significatifs.

« Ces *Mrs de St Esprit avaient pensé à moi dans l'intention de me faire d'abord connaître le pays, puis ensuite d'élever de concert avec eux à la Guadeloupe une autre maison, ou même, le cas échéant,* ***de me faire nommer vicaire apostolique.*** *J'ai vu dans tout cela, des éventualités peut-être un peu imaginaires. … l'on n'a pas insisté sur le vicariat apostolique, que je ne désire point, car vous savez mieux que moi qu'il faut une grande dose de foi à ceux qui seront appelés à cette mission.*

Seconde chose pour laquelle seule je voulais vous écrire. L'évêque de Saint-Brieuc est décidé à fonder à Saint-Brieuc même une institution devant devenir plus tard de plein exercice, il en a parlé à ses prêtres à la retraite. C'est une affaire bien arrêtée dans son esprit. Il m'en a parlé sérieusement et m'a fait des propositions…

Vous voyez, bon père, que je vous parle en toute simplicité ; que pensez-vous que je doive faire ; faut-il accepter ou plutôt obéir à mon évêque qui en définitive est la voix de la Providence pour moi ? Dites-

moi, mon cher père, ce que je dois faire, le cas est grave ». (Lettre du 18 octobre 1845)

L'échange se poursuivra encore jusqu'à la fin 1845. Réponse et conseil de Jean-Marie de la Mennais : correspondance entre Mgr Le Mée et l'abbé Maupied ; embarras de M. Maupied qui souhaite se mettre au service de son diocèse d'origine, mais qui se voit aussi offrir un poste à Paris, celui de professeur à La Sorbonne. Finalement, M. Maupied envoie sa réponse respectueuse à Mgr, en prenant soin de la confier, pour lecture et avis, à Jean-Marie de la Mennais. (Lettre du 10 décembre 1845)

Notons que l'abbé Maupied, « en mode négociation », donne à lire à Jean-Marie de la Mennais, le projet de ses lettres importantes. En retour, Jean-Marie de la Mennais abonde, corrige, et surtout suggère avec la délicatesse qu'on lui connait et le sens de l'homme qui l'habite, qu'il convient de procéder avec netteté et clarté certes, mais aussi avec doigté et respect, sans blesser le correspondant, ni l'humilier. Suivant son principe pédagogique : on obtient plus de choses par la bonté que par la rudesse. Belle leçon, dont Mgr Maupied, avec son tempérament carré, avait sans doute besoin !

Les retraites annuelles des frères à Ploërmel

M. Maupied secondait Jean-Marie de la Mennais à l'occasion des retraites annuelles à Ploërmel, de 1841 à 1854.

Il y fait écho, cinquante ans plus tard, dans une lettre écrite au révérend Frère Cyprien, supérieur Général des Frères de l'Instruction Chrétienne. Entre le jeune prêtre – ordonné il y a trois ans – et le vieux Fondateur, se noue une relation de confiance qui ne départira pas.

St Martin de Lamballe, le 31 juillet 1895

Très révérend Supérieur,

J'avais commencé à prendre part aux retraites annuelles des Frères à Ploërmel en 1841, et je continuai jusqu'à la mort de M. de la Mennais. Pendant ces années je pris part à de graves et pénibles épreuves pour le fondateur. Un esprit d'indépendance fermenta pen-

dant quelques années dans plusieurs têtes. Ces Frères voulaient se gouverner eux-mêmes et prendre un supérieur parmi les Frères. Le temps où cela pourrait se faire était loin d'être venu, et de nombreuses impossibilités se rencontraient. Cependant il arriva que des cabales furent poussées si loin que le vénérable fondateur, retenu sur le lit par la maladie, m'appela et me confia tous ses chagrins, sans me faire connaître les coupables. C'était pendant la retraite, et comme je le remplaçais pour diriger les exercices et expliquer la règle, il me chargea de parler prudemment et indirectement contre ces tentatives.

Je le fis dès le soir même et dans la méditation du lendemain matin. Le succès prouva que les esprits n'étaient pas aveuglés ; il me fit appeler et me dit en pleurant : « Tu as sauvé la congrégation ; ils sont tous venus me demander pardon, excepté deux. » - « J'espère vous les envoyer demain, Père, répliquai-je. » Ils allèrent en effet s'excuser et se soumettre humblement. Ces faits montrent quel pieux esprit le fondateur avait su inspirer à sa congrégation.

Recueil de méditations à l'usage des frères : 1847.

M. Maupied écrit plusieurs lettres à Jean-Marie de la Mennais, avant de publier son ouvrage en mai 1847, pour la retraite annuelle des frères. Ces méditations sont le fruit de son « expérience personnelle de prédicateur » et de rencontres avec les frères eux-mêmes.

Dès novembre 1846, M. Maupied adresse à Jean-Marie de la Mennais, l'introduction de son ouvrage en des termes très amicaux :

« *Bien cher Père,*

Dieu a fait de grandes choses par vos mains ; le zèle de la maison de Dieu a dévoré votre âme. Les petits enfants de la sainte Église de Dieu ont demandé du pain, et il n'y avait personne pour le leur rompre. Votre cœur s'est ému, et à votre voix généreuse, qui était celle de Dieu, de nouveaux apôtres sont accourus ; non content d'en avoir couvert l'antique pays de la foi, vous leur avez montré au-delà des mers de nouvelles conquêtes à faire. Dieu soit à jamais béni, et vous soyez mille fois remercié de m'avoir donné une petite part dans votre œuvre admirable, en m'appelant chaque année au milieu de

vos enfants, pour m'édifier de leur vertu et de leur piété pendant cette retraite si consolante qui les vivifie ; moment bien doux où mon âme se retrempe dans votre affection et dans la leur. C'est là, vous le savez, que ce livre a été produit ; il est déjà bien cher à vos enfants, mais il le leur sera encore davantage quand ils liront votre nom entouré de tout l'amour dont ils savent que mon cœur est rempli pour vous. Ainsi ils le recevront de votre main, et il tiendra aux racines mêmes de l'arbre mystérieux dont ils sont les branches.

MÉDITATIONS

L'INSTRUCTION CHRÉTIENNE

PAR F.-L.-M. MAUPIED,

1847.

Votre dévoué en Jésus-Christ notre Seigneur,
F.-L.-M. MAUPIED, chanoine de Reims, etc.
Paris, jour de la Présentation de la sainte Vierge, 1846.[6]

Courriers plus factuels et pleins d'humour

À l'occasion de la St Jean-Baptiste, fête patronale de Jean-Marie de la Mennais, juin 1845. Ce courrier est de la main de Maupied et aussi de l'abbé Blanc qui a ajouté une petite lettre affectueuse.

[6] ***LES MÉDITATIONS***, imprimées, forment un petit volume joli et commode. Tirage : 2000 exemplaires

Bien cher père,

C'est mardi que vous recevrez des compliments, des embrassements, des couronnes, des bouquets, etc, etc. Je veux vous envoyer aussi mon petit bouquet ; je le présenterai au père des lumières qui fait croître toutes les fleurs sur les chemins de l'amitié et de la tendre affection. J'offrirai donc mon bouquet avec notre Seigneur à la sainte messe ; il y aura sur le pied (car ce sera en rose blanche) longue vie ; sur le calice, bénédictions du ciel et consolation ; sur les sépales bonheur et nombreux fruits de ses travaux ; sur les pétales, joies saintes et nombreuses dans le Seigneur ; dans l'intérieur de la corolle, sur les étamines, beaucoup d'argent et d'or pour tout le mal que l'un et l'autre font ; sur les pistils, nombreux et fervents enfants ; et dans le fond du calice, multiplication des œuvres de la vie éternelle. Voilà, bon père, ce qu'il y aura dans la rose ; M. Blanc va vous envoyer une violette et je lui en laisse place. M. Lasnier pour lequel je vous ai écrit est revenu me voir deux fois. Je vous embrasse pour aujourd'hui et pour mardi, et j'embrasse tous ceux qui vous embrasseront.

F.M.M Maupied, ch. de Reims.

- place à M. Blanc

Voilà, mon cher Père, une rose bien bariolée que vous envoie le docteur Maupied. Pour barioler comme çà, il faut être savant naturaliste, chanoine de Reims et qui plus est, docteur ès sciences ; et comme je ne suis rien de tout cela, je vous enverrai ma violette toute simple, simple et ingénue comme moi : elle vous dira le seul mot que j'aurai pu lui apprendre à prononcer : « Je vous aime de tout le cœur que Dieu m'a donné pour vous, mon Père ; et ce cœur, lui seul pouvait me le donner ainsi, tous les hommes ensemble n'en fabriqueraient pas un qui eut assez de force pour vous aimer autant ». Ainsi vous parle ma violette en passant dans vos mains et en se pressant sur votre cœur qui vaut encore mieux que le mien. Ne lui demandez pas davantage ; elle balbutierait sur tout le reste : elle n'entend rien aux pétales, aux corolles, etc…

Quelques années plus tard, de Gourin, M. l'abbé Maupied n'oubliera pas la fête de Saint Jean et fait parvenir au Père cette petite lettre affectueuse écrite le 23 juin 1851, de l'institution Sainte-Marie qu'il dirige.

Bien cher Père,

Voilà trois jours que je me dispute avec les minutes pour en trouver deux qui me permettent de vous souhaiter une bonne, une heureuse, et une joyeuse fête ; et malgré tout, je ne viens que la veille, et mes vœux ne vous seront exprimés que le surlendemain. Mais en revanche, en ce moment, j'entends le carillon des cinq cloches du nouveau clocher qui chantent : « Ut queant laxis resonare fibris mira gestorum famuli tuorum solve polluti labii reatum Sanctum Johannes[7] ». Je m'unis à elles, je m'unis au Père Ruault, qui est très mécontent de tout ce tintamarre. Je m'unis à tout Ploërmel pour vous embrasser.

Autre lettre : du 4 mai 1846, à l'occasion de la remise de la Croix de la Légion d'honneur à Jean-Marie de la Mennais.

Bien cher père,

Je viens de faire compliment à M. Ruault de ce que le Ministre ait eu la bonne pensée de vous faire honorer la Croix de la légion d'Honneur. Cela nous est venu par la voix de la vérité, c'est donc bien certain. En conséquence, l'abbé Blanc, l'abbé Gauthier et son séminaire se joignent à moi pour féliciter M. le Ministre et pour faire compliment à M. Ruault. L'abbé Gauthier a le projet, si vous ne portez pas la décoration quand vous viendrez à Paris, d'acheter une arme de ruban pour vous en faire une écharpe.

Adieu, bon père, je vous embrasse et je salue M. Ruault, Chevalier de la Légion d'Honneur, je fais aussi mon compliment à M. Guilloux.

F.L.M **Maupied,** prof à la Sorbonne. Paris 4 mai 1846.

[7] Pour que tes serviteurs puissent chanter à pleine voix les merveilles de ta vie, efface le péché qui souille leurs lèvres, Bienheureux Jean. *(Cantique grégorien chanté aux premières vêpres de St Jean Baptiste)*

PARIS : M. Maupied accueille Jean-Marie de la Mennais.

Dans une lettre du 11 septembre 1893, il se confie tardivement sur ce point, au frère Stéphane, secrétaire général de l'Institut des Frères de l'Instruction Chrétienne à Ploërmel,

Bien cher Frère

[...] Plus tard enfin, en 1841, je le revis à Paris, et à partir de ce moment, nos relations ne furent plus interrompues jusqu'à sa mort. Je faisais ses commissions à Paris dans les ministères, et tous les ans, il m'écrivait le jour de son arrivée pour faire des visites aux divers ministères de l'Instruction et des Colonies, etc. Et j'allais l'attendre à l'hôtel des diligences, car alors il n'y avait point de chemin de fer.

Une fois, il arriva exténué après trois jours de voyage dans ces grandes voitures ; sans l'avertir, je dis au cocher du fiacre de conduire rue de Sorbonne, aux bains ; arrivé là, il me dit : « où m'emmenez-vous ? » … : entré dans l'établissement je pris un billet de bain, et je le conduisis dans une cabine, et lui aidai à se mettre dans la baignoire, etc… Après l'opération, « cela m'a fait du bien, et m'a délassé », me dit-il. Nous allâmes ensuite dans notre fiacre à la rue neuve Ste Geneviève, où le cher Père dit la Messe dans la chapelle des Augustines du Saint Sacrement, dont son ami M. Blanc, ancien supérieur de Malestroit, était le chapelain. Après la messe, on déjeunait gaiement chez M. Blanc.

Dès 1847, M. Maupied se fait du souci pour l'abbé Jean-Marie de la Mennais,

« Il y a bien longtemps que vous n'avons reçu de vos nouvelles, nous craignons que vous n'ayez souffert ; un petit mot ou à l'abbé Blanc ou à moi, nous tranquilliserait ». (Lettre du 4 mai 1847)

En effet, Jean-Marie de la Mennais a commencé l'année à Trémigon, dans sa famille, où il est resté immobilisé par la goutte durant trois semaines et n'est rentré à Ploërmel qu'à la fin du mois de janvier. Jean-Marie de la Mennais y fait lui-même allusion dans une lettre adressée à frère Laurent Haudry.

D. S. Trémigon en Combourg le 8 janvier 1847

Mon très cher frère,

Je suis retenu à Trémigon par la goutte qui m'est arrivée depuis huit jours, je ne sais d'où, et qui me quittera je ne sais quand : toutefois, Madame fait ses préparatifs de départ : j'ai pu, ce matin, marcher un peu dans ma chambre, à l'appui d'un bras et d'une canne.

Fin de la période « La Sorbonne »

M. Maupied allait devenir titulaire à la Sorbonne, lorsque la Révolution du 22 au 25 février 1848 vint y mettre obstacle et même supprimer sa suppléance. Alors, sans position, l'abbé Maupied quitte Paris au mois d'août 1848, et se retire, partie auprès de son oncle à Lamballe, partie auprès de Jean-Marie de la Mennais, à Ploërmel.

IV -
1848-1854, LAMBALLE, PLOËRMEL ET GOURIN.

Le temps de l'enthousiasme sacerdotal productif, plutôt universitaire, fait place au temps de maturation et de réflexion, loin du bruit du microcosme.

Cette période se partage en trois étapes et sur trois lieux :

- Repos réel, quoique relatif, près de l'oncle Bourda ;
- Une année ploërmelaise, pendant laquelle l'abbé Maupied « prend soin » de son ami et maître, malade, Jean-Marie de la Menais ;
- Quelques années de maturité fondatrice à l'Institution Sainte Marie de Gourin.

1 - LAMBALLE, chez l'oncle Bourda

Dès le mois de mai 1849, l'abbé Maupied, chez son oncle, s'inquiète ; il donne à Jean-Marie de la Mennais des nouvelles des élections « lamballaises ». Il décrit son ministère près de son oncle : « *Ma retraite est commencée, je prêche 5 fois par jour, je n'ai heureusement pas trop de confessions…* »

Le 9 juin 1849, il lui avoue : « *J'ai reçu votre bien-aimée réponse, mais mon cher oncle qui cherche tous les moyens de me retenir près de lui, a trouvé celui de m'empêcher d'aller au bois de la Salle et la Grand'ville* » - pour y rencontrer la famille KERGARIOU, amis de Jean-Marie de la Mennais, et éprouvés par des deuils au cours de l'année 1845- ; « *je resterai donc à Lamballe pour prêcher le Sacré-Cœur et continuerai à donner aux religieuses les leçons de botanique que je leur donne depuis mon arrivée. J'attendrai donc ici à Lamballe votre avis pour me rendre auprès de vous* ». … et il termine par un détail qui décrit assez bien les conditions concrètes des services rendus auprès du Père de la Mennais : « *Je me serais hâté de rentrer à*

Ploërmel pour mettre au net notre dit recueil et vous laisser ensuite partir à l'aise et librement ; mais c'est trop tard, et nous n'avons qu'à travailler en route ou attendre votre retour… »

2 - PLOËRMEL, 1848-1849, chez Jean-Marie de la MENNAIS.

Le plus clair de son temps, l'abbé le passe à Ploërmel. En effet, Jean-Marie de la Mennais n'est pas bien du tout…. Et l'abbé MAUPIED lui consacre sa présence amicale**.**

Le 16 décembre 1847, Jean-Marie de la Mennais alors à Guingamp est frappé d'une attaque de paralysie. Aussitôt il écrit à son frère Féli, et rédige son testament, et veut rassurer le ministre de la Marine.

À Félicité, Le 18 décembre 1847

Mon cher Féli,

Avant-hier, je fus frappé, à l'autel, d'une attaque d'apoplexie et de paralysie qui faillit m'emporter ; je suis mieux aujourd'hui, mais à une petite distance encore des portes de l'éternité. J'ai bien pensé à toi, en ce moment, que j'ai cru être le dernier. J'ai senti le besoin de te dire que mon amitié pour toi, qui ne s'est jamais altérée, ni affaiblie, est plus vive que jamais, et que mon cœur est plein du désir que nous soyons un jour réunis dans le ciel, comme nous l'avons été si longtemps et si heureusement sur la terre par la même foi.

Je t'embrasse cordialement, Ton frère, Jean

« Actualisation » de son testament écrit en 1843.

Je soussigné Supérieur Général de la Congrégation des Frères de l'instruction chrétienne, déclare, en présence de M. l'abbé Gautier, Directeur au g(ran)d séminaire de St. Brieuc et de M. l'abbé Sost, aumônier des Religieuses hospitalières de Guingamp, que je désigne pour prendre l'administration de la Congrégation à ma mort, les cinq frères dont les noms suivent, et qui devront choisir immédiatement un supérieur général pour trois ans : Frère Louis, Frère Hippolyte, Frère Joseph-Marie, Frère Bernardin, Frère Yves-Joseph, ce dernier en attendant l'arrivée, soit du Frère Ambroise, soit du Frère Paulin, qui

se trouvent aux Colonies et dont l'un sera désigné par les cinq ci-dessus nommés pour compléter le conseil.

Fait à Guingamp le 19 décembre 1847.

L'abbé J. M. de la Mennais, M.M. Sost, ptre, Directeur des R.ses Hospit, T. Gautier, ptre, Direct.r du Gd. Sém.re de St. Brieuc.

Lettre au ministre de la Marine

Ploërmel le 30 décembre 1847

Monsieur le Ministre,

Certains journaux ont annoncé, en l'exagérant, l'accident que j'ai éprouvé à Guingamp, il y a environ trois semaines. Je suis en pleine convalescence ; mais quand même les conséquences de cet accident eussent été aussi graves qu'on pouvait le craindre, le service de nos écoles des Colonies n'en aurait pas moins continué avec exactitude, toutes mes mesures étant prises pour la continuation et le développement de cette œuvre qui m'est si chère.

Il avertit aussitôt l'abbé Maupied

qui lui répond, lui fait ses recommandations et se propose de venir près de lui :

Bien cher père,

J'avais un pressentiment de ce qui est arrivé. J'étais inquiet sur votre compte depuis quelque temps.

Je vous en supplie, soumettez-vous au repos, et au traitement que je vous envoie ; mais soumettez-vous y avec docilité ; songez à la gloire de Dieu et soyez obéissant ; que ne puis-je voler à Ploërmel pour vous donner moi-même tous ces soins. …

Faites-moi donner de vos nouvelles bien exactement et s'il était nécessaire que j'aille vous soigner, je tâcherais d'obtenir un congé. Je n'ai presque pas dormi cette nuit tant mon inquiétude est vive à votre sujet. L'abbé Blanc est tout aussi affligé.

Je vous embrasse de tout cœur.

P.S.- Soignez bien votre hernie et tenez votre bandage en bon état. (Lettre Maupied 35, décembre 47 ou début janvier 48)

Il faudra attendre les premiers mois de l'année 1848, pour en savoir un peu plus sur les ennuis de santé. Deux exemples :

- le courrier daté du 26 janvier, adressé par les frères Hippolyte et Bernardin MORIN à frère Louis-Joseph BODO, missionnaire à Cayenne en Guyane,

- complété par un courrier personnel à Mgr Angebault évêque d'Angers, daté du 7 mars.

Lettre du frère Hippolyte au frère Louis-Joseph Bodo

Ploërmel le 26 janvier 1848.

Bien cher frère Louis-Joseph,

Lorsque vous recevrez cette lettre, je suis sûr que déjà les journaux vous auront appris l'accident arrivé à notre vénérable Père ; et leur récit vous aura mis dans une inquiétude d'autant plus fâcheuse, que celui qui en est l'objet nous touche de plus près. Les journaux, en racontant le fait, l'ont un peu exagéré. Notre cher Père a réellement été atteint de paralysie, mais non d'apoplexie et il n'a pas été un instant sans sa pleine connaissance. Il commençait la sainte Messe dans la chapelle de nos frères de Guingamp lorsque la crise se manifesta ; pour lors, se sentant incommodé, il se retira à la sacristie puis dans sa chambre, et demanda lui-même le médecin : les secours ayant été promptement administrés, le danger a disparu en peu de jours, et notre bon Père qui désirait revenir à Ploërmel, n'a pas tardé à s'y rendre ; mais à petites journées, pour ne pas s'exposer à une rechute qui eût été fort dangereuse.

« Notre cher malade, depuis son arrivée ici, est bien mieux, et nous voyons avec le plus grand bonheur, que les suites de l'accident qui a failli le ravir à notre tendresse, disparaissent peu à peu. En effet, les parties atteintes par la paralysie ont été : la jambe, le bras et l'œil du côté droit ; de plus la langue et les lèvres.

Maintenant, notre Père se promène tous les jours dans l'enclos vers l'heure de midi, lorsque le temps n'est pas trop mauvais ; la langue d'abord embarrassée dans ses mouvements ne rendait les sons que très difficilement et d'une manière confuse ; aujourd'hui les syllabes et les mots sont bien articulés, et facilement entendus, l'œil ne paraît pas se ressentir du mal qu'il a éprouvé ; la main droite, d'abord privée de sentiment, commence à sentir ce qu'elle touche, et notre Père peut écrire : toutefois, il ne le fait encore qu'avec une certaine lenteur ; mais nous avons l'espoir qu'au printemps il sera guéri radicalement : déjà, à l'entendre, sa maladie n'est plus que de l'histoire ancienne. Prions, mon cher frère, prions beaucoup ; et espé-

rons que Dieu nous conservera encore longtemps des jours si précieux.

Pour compléter mon récit sur l'état du cher Père, je dois vous dire que tous les jours il se lève entre cinq heures et demie et six heures ; il dit la sainte Messe, s'occupe des affaires de l'Institut, à peu près comme avant son accident, et, tous les soirs, se couche vers sept heures ½… F. Hippolyte, F. Bernardin

*(*Ce qui suit est de la main de l'abbé de la Mennais) :

Soyez tranquille sur mon état : il s'améliore journellement ; mais priez le bon Dieu de me rendre la santé, si c'est pour sa gloire : je ne désire que l'accomplissement de sa sainte volonté.

Courrier à Monseigneur Angebault, évêque d'Angers

Ploërmel le 7 Mars 1848

Mon bien aimé Seigneur,

Je réponds à votre si bonne lettre du 4 au moment même où je la reçois, et j'y réponds de ma propre main, afin de vous montrer que je suis en voie de guérison, et que ma ***paralysie du bras droit*** *diminue chaque jour : cependant,* ***la goutte*** *m'a obligé de garder le lit pendant deux semaines : je n'ai commencé que depuis hier à pouvoir faire quelques pas dans ma chambre, appuyé sur un bâton ; la semaine dernière, j'avais la* ***goutte*** *au pied gauche et au genou droit, un* ***érysipèle*** *au bras droit, une* ***loupe*** *au coude gauche, et enfin un rhume qui semblait avoir la prétention de s'élever à la dignité de* ***grippe*** *: aujourd'hui, il ne reste de tout cela qu'une faiblesse générale qui, je l'espère, ne sera pas de longue durée, car je mange bien et je dors bien.*

L'abbé Maupied auprès du Père à Ploërmel

L'abbé Maupied, destitué de son poste d'enseignant à la Sorbonne par la Révolution de février 1848, rejoint Ploërmel et aide Jean-Marie de la Mennais dans son courrier. Par exemple, il écrit en son nom à archevêque d'Auch le 17 septembre 1848, ainsi qu'au ministre de la Marine, le 7 janvier 1849.

Jean-Marie de la Mennais compte sur l'abbé Maupied pour l'accompagner dans ses déplacements, notamment en Basse-Bretagne (Finistère).

Il s'en ouvre à l'abbé Ruault :

St. Brieuc le 8 juillet 1849

Cher ami

*Je vous écris deux mots pour vous dire seulement, que je suis arrivé à St. Brieuc, sans trop de fatigue : en sortant de Ploërmel, j'ai été à Merdrignac et j'y ai couché, parce que le temps était trop mauvais pour qu'il me fût possible d'aller plus loin ; le lendemain jeudi, je n'ai pas dépassé Moncontour. - Ce soir, je vais à St. Ilan. - Je reviendrai demain à St. Brieuc, et mardi je filerai sur Guingamp. …. **Maupied est venu me rejoindre hier** – il m'accompagnera en Basse Bretagne.*

Laissons l'abbé Maupied lui-même, faire au frère Cyprien, de longues années après, le récit de son année passée à Ploërmel :

« Mon très Révérend Supérieur,

J'ai fait en 1849 la visite des frères du Finistère avec lui ; il faisait sa barbe dans sa voiture, et se servait de sa salive au lieu de savon ; ce qui n'était nullement doux. Mais, dur à lui-même, une seule chose le préoccupait, la Congrégation des frères et le salut de la jeunesse.

Pendant une retraite des frères, il fut saisi d'une petite attaque de goutte ; il m'appelle. J'allai le soigner, je l'avais prié de demeurer calme et de ne pas lire. Je retournai deux heures après, il était à lire dans son lit et avait reçu beaucoup trop de monde. Je me permis de le gronder. Il se mit à rire et plaisanter avec cet esprit qui lui était propre. Malgré cela, j'enlevai tous les livres et journaux qui étaient sur la table à côté de son lit, et je le suppliai de rester calme. Puis je fermai la porte de sa chambre et j'en pris la clef. Je mis un frère à sa porte pour avertir qu'on frapperait inutilement. Quand je revins le voir, il lisait dans son lit, il se mit à éclater de rire en me voyant. Il s'était levé pour aller reprendre un de ses livres, que j'avais éloigné. Telle était son activité d'esprit que rien ne l'arrêtait.

Quand en 1849, il souffrit de cet affreux dépôt au cou, qui fut sur le point de le faire périr, il me fit lui promettre que quand je verrais du danger je l'avertirais. Un jour je me vis tenu de remplir cette promesse. Il reçut cet avertissement avec le plus grand calme et me remercia ; heureusement le danger disparut et il put guérir.

Sa gaieté ne l'abandonnait pas même au milieu des plus rudes souffrances. » (Lettre Maupied du 5 octobre 1875)

Visite des établissements

En 1849, je fis avec Jean-Marie de la Mennais, toujours souffrant sous le coup de l'accident de Guingamp, la visite des établissements de Frères de Basse-Bretagne jusqu'à Saint-Pol-de-Léon. Il parlait difficilement et avec beaucoup de fatigue. Alors il me disait : « Parle ! » ; je le faisais de mon mieux avec les fondateurs et les bienfaiteurs de ces écoles. Après, il m'a quelquefois dit : « Tu n'as pas bien parlé. » Je m'efforçais d'adoucir les exigences de ces protecteurs en leur faisant les quelques concessions qui me semblaient possibles. Mais M. de la Mennais craignait de n'être pas assez libre de recevoir dans ces écoles tous les enfants qui se présenteraient. Rien ne lui semblait impossible, quand il s'agissait de sauver la jeunesse…

Confidence partagée : quel gouvernement après la mort du Supérieur ?

Il me demanda ce que je croyais le mieux pour la direction de la congrégation après sa mort. Valait-il mieux laisser les Frères à eux-mêmes avec des supérieurs d'entre eux, ou bien affilier un certain nombre de prêtres qui seraient membres de la congrégation, et d'entre lesquels serait élu le supérieur ? Nous discutâmes plusieurs fois le pour et le contre ; et enfin, il se décida à établir le régime actuel de la congrégation, lequel est plus conforme aux modernes décisions du Saint-Siège. Il l'a fait toujours dans cet esprit de foi, de prudence, de véritable amour du bien des âmes, de la gloire de Dieu et de l'Église.

3. GOURIN, 1849 : supérieur de l'Institution Ste-MARIE

Vint 1848 qui supprima la suppléance de la Sorbonne. Sur l'invitation de l'évêque de Saint-Brieuc, l'abbé MAUPIED fondait, en 1849, dans le centre le plus abandonné de la Bretagne, à la limite des trois départements du Morbihan, des Côtes du Nord, et du Finistère, l'institution de plein exercice Sainte-Marie de Gourin. Il créa cette Institution tout entière par ses seules forces et par une activité sans exemple. Les trois évêques de Saint-Brieuc, Vannes, Quimper lui donnèrent de jeunes ecclésiastiques qu'il eut à former au professorat et à qui il eut lui-même à professer la théologie en les préparant aux saints Ordres avec la charge de les y présenter, ce qu'il a continué pendant les cinq premières années. Il professait en outre la rhétorique et la philosophie. Il avait toute la charge de l'administration, eut besoin de bâtir dès la première année et fut lui-même son architecte. Il améliora les méthodes d'enseignement, devança par ses plans d'études, les nouveaux programmes des lycées, mais en y introduisant une plus large proportion d'auteurs ecclésiastiques. Avec cela, il prêchait tous les dimanches à la chapelle où le public était admis, et faisait une conférence religieuse aux élèves des hautes classes et à ses jeunes ecclésiastiques. Sa santé chancela un instant, et tous étaient effrayés de son travail. Sa pensée était de fonder une association religieuse pour l'enseignement à tous les degrés, en y joignant l'agriculture par les colonies agricoles d'orphelins, et les cours d'agriculture pratique, pour les enfants des campagnes ou les fils de famille qui en auraient la vocation.

Souci concernant l'école des frères.

M. Maupied vient de fonder le Collège Sainte-Marie. Il souhaite annexer à son établissement une école primaire communale tenue par les frères de Jean-Marie de la Mennais et sous sa direction. Le Conseil municipal approuve ce plan.

M. Maupied confie sa solitude à Jean-Marie de la Mennais : il souhaite que des frères le rejoignent et le soulagent.

« Quand nous enverrez-nous vos frères ? Je suis ici au milieu des ouvriers pour faire de nombreuses et nécessaires réparations, pour

expulser le désordre, l'insalubrité et la saleté d'un établissement jusqu'ici mal tenu. Je suis seul et obligé d'être toujours sur des ouvriers qui n'entendent pas grand-chose. Heureusement que je n'ai pas le goût de la truelle, car où en serais-je ? Si les frères étaient ici, ils m'aideraient à faire disposer leurs classes d'une manière convenable ; j'espère en venir à bout néanmoins.

En outre, nous sommes très pressés d'avoir le nom, le brevet et le certificat du frère directeur, car sans cela nous ne pouvons marcher.

Hâtez-vous donc, bien cher Père, de venir à notre aide. Mes amitiés affectueuses à ces MM. Je vous embrasse avec eux du fond du cœur ». (F.L.M. Maupied, le 5 septembre 1849)

Cependant la rentrée se présente plutôt bien : c'est l'écho qu'il envoie à Jean-Marie de la Mennais le 10 octobre 1849.

« *Notre rentrée est bien meilleure que je ne l'espérais. Nous avons des élèves de toutes les classes ; nous avons des chambristes à foison, des externes de même…Nos frères se portent bien ; leurs classes sont en train. Tout le monde trouve que nous avons fait des choses merveilleuses en six semaines. Monseigneur de Vannes nous a montré la plus grande bienveillance ; il nous a donné tous les pouvoirs sans les demander et en plus le pouvoir de donner la soutane à tous les jeunes maîtres que nous emploierons. Il m'a donné un jeune sous-diacre très distingué qui est de Gourin même en lui permettant de finir sa théologie avec moi.* »

Très vite, dès février 1850, l'abbé Maupied fait part à Jean-Marie de la Mennais des soucis financiers : la commune ne lui a encore rien versé et il ne peut pas rembourser M. de la Mennais de l'avance (500 francs) qu'il lui a faite. Ce souci sera récurrent par la suite et causera beaucoup de tracas à frère Ambroise, chargé de la comptabilité de la Congrégation : ce sera lettres de rappel, déclarations de sincérité, et somme toute, incompréhensions.

Rencontre avec les Pères Spiritains

Ces grandes entreprises, collège et école, réclamaient de solides appuis et un fidèle concours. Voyant que les éléments lui man-

quaient et que son personnel de collaborateurs, au fur et à mesure qu'il l'avait formé, cherchait une position qui exigeât de moins rudes sacrifices ; ne voulant ni laisser périr son œuvre, ni que sa pensée fût perdue après lui, il fit appel à la pieuse congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, fondée par le vénérable abbé Libermann. Il fut compris, et au mois d'octobre 1854, la congrégation prend possession de l'Institution Sainte-Marie, dont l'abbé Maupied demeure toujours le chef légal et l'âme. Par son entremise, la même congrégation a pris au mois de mai 1855 l'établissement agricole de Saint-Ilan et toutes les colonies agricoles d'orphelins et de jeunes détenus qui en dépendent, fondées par un autre homme de foi et de dévouement, M. Achille Duclésieux. Ayant ainsi implanté cette digne congrégation en Bretagne, il continue à lui vouer ses services.

En même temps, l'abbé Maupied fit bâtir le haras d'Hennebont qu'il rétrocéda à l'État en échange de Langonnet, célèbre abbaye de Bernardins. La Congrégation du Saint-Esprit fut mise en possession de ce nouvel établissement. L'abbé Maupied qui s'était dépouillé de tout au profit de cet Institut, voulait, après avoir tout donné, se donner lui-même et entrer dans la congrégation.

On lui fit observer qu'il était trop âgé pour un tel engagement ; que son âge, et ses antécédents, ses titres ne permettaient pas qu'on en fit autre chose qu'un supérieur, ce qui pourrait causer des mécontentements. Mais on lui offrit, sa vie durant, le séjour soit à la Maison de Paris, soit à la Procure du Saint-Esprit à Rome. Maupied opta pour ce dernier établissement. Dès 1856, il allait vivre dans cette Rome qu'il aimait depuis ses jeunes ans, autant qu'il la vénérait.

Les Pères du Saint Esprit, à la Maison-mère de Ploërmel.

Jean-Marie de la Mennais connaissait les Pères Spiritains depuis que les Frères étaient partis au Sénégal en 1841 ; il avait reçu en 1852, la visite de Mgr Bessieux, vicaire apostolique, à ce sujet. Dès 1853, il est à nouveau en contact avec les Pères du Saint-Esprit, « afin d'assurer un bon choix d'aumôniers à la Maison-Mère »,

d'après ce que lui-même confie à son ami l'archevêque d'Auch, le 6 août 1853, Lettre n° 5119).

Le Père Ernest **BRIOT** de la Maillerie, ancien élève de St Méen, et le Père Frédéric **LEVAVASSEUR**, originaire de l'île Bourbon, faisaient partie des « aumôniers » de la Maison-Mère de Ploërmel, qui assuraient aussi la direction spirituelle des frères et des novices ; l'un d'entre eux, à la suite de l'abbé Guilloux, dirigeait le collège St Stanislas… à tel point qu'une difficulté, - peut-être une ambiguïté - allait naître et remonter jusqu'au Père de la Mennais, tant et si bien que dès 1854, cette « association » à Ploërmel prit fin. On n'en saura pas davantage sur les circonstances de ce départ des Pères Spiritains.

Jean-Marie s'en ouvre à l'évêque de Vannes, lui demandant de pallier le départ des Pères : *« Je n'ai plus que trois prêtres attachés à ma si nombreuse communauté de Ploërmel pour le service spirituel des 350 frères, novices, postulants et pensionnaires dont elle se compose. Ce sont M. Ruault, M. de Pincé et M. Guilloux. M. Ruault est infirme et malade en ce moment-ci, sa santé est mauvaise et il ne prêche pas. M. de Pincé et M. Guilloux confessent et prêchent. Mais, par surcroît d'embarras, quoique M. Guilloux m'ait promis de ne pas nous quitter subitement, je suis persuadé qu'il ne tardera pas de suivre les Pères du Saint-Esprit s'il en obtient de vous la permission.* » (Lettre 5216 adressée à l'évêque de Vannes, en date du 15 août 1854).

C'est à cette période aussi que Jean-Marie de la Mennais demanda à l'abbé Maupied de ne pas venir participer, exceptionnellement, à la retraite de 1854. D'où l'échange de courrier - ce sera le dernier entre les deux prêtres amis.

Ploërmel le 5 septembre 1854

Cher ami

J'ai appris que tu te proposais de venir à notre deuxième retraite : je t'en remercie cordialement ; mais, je crains beaucoup que ta présence ici, dans les circonstances actuelles, ne soit pas sans inconvénients pour les frères et peut être pour toi même : je désire donc que ta visite soit remise à une autre époque.

Je n'en suis pas moins, crois-le bien, Ton affectionné en N. S. L'ab. J. M. de la Mennais

Réponse soumise de l'abbé Maupied à son ami et directeur spirituel

Institution Ste Marie, Gourin, 7 septembre 1854

Bien cher Père,

Je reçois à l'instant votre lettre du 5 septembre.

Vous avez eu l'amabilité de m'écrire pour me demander de prendre part au moins à la deuxième retraite, c'était sur votre vœu toujours cher à mon vœu que je m'y rendais. Mais, bien cher Père, puisque vous craignez beaucoup que ma présence à Ploërmel, dans les circonstances actuelles, ne sont pas sans inconvénients pour les frères et peut-être pour moi-même, je suis heureux de me rendre à votre désir, en remettant ma visite à une autre époque.

J'ignore complètement, bien cher Père, pourquoi et comment ma présence ne serait pas sans inconvénients. Mais pourvu qu'il n'y ait de ma part rien qui puisse vous être pénible, je ne m'en inquiète pas. Je n'allais à la retraite cette année comme toujours que pour vous seul. Dans les circonstances actuelles, j'ai le plus grand besoin d'être chez moi, et je ne doute pas que ce soit la divine providence qui a tout arrangé pour me laisser le temps dont j'avais si grand besoin, et que je ne vous donnais qu'en passant sur tous les intérêts les plus graves, que je m'exposais même à compromettre uniquement par la crainte de vous causer la moindre peine. Dès que votre désir est contraire, bien cher Père, je suis parfaitement à l'aise ; je remercie la Ste Providence et je la bénis…

Quant au compte remis au frère Valery, j'ignore, bien cher Père, où est l'erreur ; mais erreur n'est pas compte, et pour ce qui me concerne, vous devez savoir, bien cher Père, que mon passé répond pour mon avenir ; et très certainement, je m'empresserai de rectifier l'erreur dès que je connaitrai.

Permettez- moi, bien cher Père, de vous embraser de cœur jusqu'à l'instant inconnu où il me sera donné de vous embrasser. Tout à vous toujours.

F.L.M. ***Maupied***

Ainsi se termine la correspondance entre ces deux prêtres. Notons que M. Maupied ne saura rien des circonstances qui ont provoqué le départ des Spiritains… et que dans son dernier courrier IL REMERCIE ET BÉNIT LA SAINTE PROVIDENCE : est-ce un clin d'œil à la spiritualité de Jean-Marie de la Mennais qu'il a lui-même, son jeune ami et 'disciple', bien intégré à son contact depuis tant d'années ?

V -
ROME - 1856

Certains le voyaient évêque, le voilà à Rome, à la Procure du Saint-Esprit. L'abbé MAUPIED allait vivre dans cette Rome qu'il aimait autant qu'il la vénérait.

Mission diplomatique… en vue peut-être d'un poste d'évêque

Sur présentation des supérieurs du Saint-Esprit, le ministre Fortoul voulait nommer, à l'évêché de La Réunion, le docteur Maupied ; le préfet du Morbihan s'y opposa disant qu'il fallait le réserver pour Vannes.

À la mort de M. Hippolyte Fortoul, ministre de l'Instruction publique et des cultes, M. Gustave Rouland, son successeur, chargea officiellement l'ancien professeur de la Sorbonne de demander au pape la Canonicité des Facultés civiles de théologie c'est-à-dire la reconnaissance officielle par le pape des diplômes de théologie délivrés par l'Université française.

Sur l'avis du nonce apostolique Mgr Carlo Sacconi, il fit part à Pie IX de la proposition du ministre, ajoutant que cette concession réjouirait personnellement l'Empereur. Pie IX répondit : « *Je suis plein d'attachement pour l'Empereur et je ne veux le contrister en rien. Mais il ne s'agit ici ni de Napoléon III, ni de Pie IX ; il s'agit de l'enseignement de la théologie qui appartient exclusivement à l'Église ; il ne peut pas être cédé à des Institutions indépendantes du Saint-Siège, sans créer aux Pontifes Romains, des embarras, et, à la foi des peuples, un péril* ».

Pie IX eût préféré la création d'un évêché à Saint-Denis de la Réunion et le retour pur et simple au droit canon, tout en maintenant les articles du Concordat ; il chargea Maupied d'en écrire au gouvernement.

De sa plus savante plume, le docteur écrivit au ministre une très longue lettre : il explique, avec la réserve des formes diplomatiques, la pensée de Pie IX. Cette lettre fut remise à Pie IX qui la garda quatre jours et n'y changea rien ; elle fut ensuite expédiée à Paris. Le ministre, bien qu'il sût que cette dépêche contenait toute la pensée de Pie IX et les raisons qui la justifiaient, en fut très mécontent. Lorsque le préfet lui réclama Maupied pour l'évêché de Vannes, le ministre lui jeta à la face que Maupied était un esprit exagéré, une tête ardente. Le préfet voulut défendre le docteur et mettre en relief ses mérites ; le ministre renvoya le préfet aux calendres grecques.

Rencontres au Vatican

À Rome, le docteur Maupied offrit ses ouvrages au Saint-Père, ainsi qu'à plusieurs membres du Sacré-Collège et aux savants de la cité sainte ; il entra en relations amicales avec plusieurs sommités vaticanes. Il fréquenta l'Université de Rome ainsi que la congrégation de l'Index[8] de la Curie romaine.

Maupied étudie

M. Maupied n'était pas homme à perdre son temps aux frivolités de la vie : il étudiait, suivait les cours, et prenait, à la fin de l'année, les diplômes de doctorat en théologie et en droit canon.

Entre temps, il travaillait pour la congrégation de l'Index, à preuve le thème de son doctorat de théologie et en droit canon.

[8] La congrégation de L'INDEX a été instituée après le Concile de Trente, à la fin du 16° siècle, elle examine les livres et signale dans l'index librorum prohibitorum ceux dont elle défendait absolument la lecture, charge aux auteurs de les « corriger ». Féli Lamennais, Galilée en ont fait les frais. Cette Congrégation fut supprimée en 1917 : la mise à jour de « l'Index » est alors confiée à la Congrégation du Saint-Office, aujourd'hui congrégation pour la doctrine de la Foi. Nous avons tous en mémoire quelques préfets célèbres de cette Congrégation de la Curie : Robert Bellarmin (1621), le Cardinal Alfredo Ottaviani (1959-1968), le cardinal Joseph Ratzinger (1981-2005).

. *Document : Thèse de doctorat en Théologie.*

Titre(s) : Réconciliation de la raison avec la foi, défense des quatre propositions émanées de la Sacrée Congrégation de l'index ; thèse soutenue à l'Université romaine de la Sapience, pour le doctorat en théologie, par F.-L.-M. Maupied.

Publication : Paris : V. Sarlit, (1859)

Description matérielle : In-8°, 151 p.

Notice n° : FRBNF30910818

Contacts politiques

Il profite de ses contacts pour apporter sa contribution à la résolution des difficultés que créait la présence de l'armée française, en cette période d'incertitude « politique » liée aux soubresauts de l'unité italienne en marche et du devenir précaire des États pontificaux. Il rencontre ainsi le Cardinal Antonelli, secrétaire d'État de Pie IX, autrement dit son conseiller aux affaires étrangères ainsi que des représentants militaires de la France qui assurent la protection du pape.

Dossier concernant Guingamp.

Il profite aussi de son séjour pour faire aboutir un autre dossier important, déposé par M. Robin, curé de Guingamp et son conseil de fabrique, auprès des autorités de Rome. Mû par sa piété à la Mère de Dieu et l'affection de son pays, l'abbé Maupied ne recule devant aucune démarche, aucune visite pour mener à bonne fin la négociation entamée depuis plusieurs années : il obtiendra gain de cause, la Vierge de Bon Secours sera honorée.

Quand, en 1856, Maupied rentrera en France, il sera ravi de pouvoir rapporter précieusement avec lui la couronne d'or que le chapitre de Saint-Pierre, sur sa demande personnelle, décernait à Notre-Dame de Bon Secours de Guingamp. Mgr Lemée lui en est reconnaissant, il lui promet le premier canonicat vacant dans la cathédrale de Saint-Brieuc.

Maupied rentre en France en juin 1856 pour raison de santé

Le Saint-Siège songeait à attacher Maupied à l'Université Romaine ; le climat de Rome ne le permit pas. Il rentre en Bretagne.

VI –
Vicaire à GUINGAMP, de 1856 à 1872

En 1856, la santé de M. Maupied l'oblige à quitter Rome. Après être resté quelque temps au repos à Ploërmel et à Lannion, il fut nommé cinquième et dernier vicaire d'une petite ville nommée Guingamp, où il restera 13 ans.

« Le » souvenir : le couronnement de la Vierge de Guingamp, 1857

En janvier 1857 il était question du couronnement de la Vierge de Guingamp. Ce fut alors que nous apprîmes pour la première fois à compter sur la bonne volonté de M. Maupied. C'est pour reconnaître

son dévouement en cette occasion qu'il a été représenté sur un des vitraux de l'église paroissiale, rapportant la couronne destinée à la Madone vénérée.

Pour connaître exactement la place qui lui revient dans ce glorieux événement, il suffit de consulter un des témoins les plus autorisés, M. Sigismond ROPARTZ, secrétaire de la Fabrique de Notre-Dame en 1857.

L'église paroissiale de Guingamp

La supplique de M. ROBIN, curé-doyen de Guingamp, accompagné de toutes les pièces nécessaires, était déjà partie pour Rome.

« Cependant, écrit M. ROPARTZ, comme toutes les choses dont **les hommes se mêlent, les absents ne sont pas les plus écoutés, il** était à craindre que cette affaire ne fût oubliée ou ajournée, si à Rome même, quelqu'un ne s'en faisait l'actif et le chaleureux patron : cet avocat dévoué à Notre Dame de Bon-Secours, est un ecclésiastique du diocèse de Saint-Brieuc, M. l'abbé Maupied, ancien professeur à la Sorbonne.

Dans le même temps qu'il ajoutait à ses titres scientifiques, ceux de docteur en théologie et de docteur en droit canon de l'Université romain, M. Maupied, mû à la fois par sa tendre piété à la Mère de Dieu, par son respectueux dévouement à son évêque, et par affection pour son pays, n'a reculé devant aucune démarche, devant aucune visite, aucune course, aucune fatigue, pour mener à bonne et prompte fin la négociation entamée par le clergé de Guingamp et que, jusqu'alors on avait tenue secrète. Grâce à lui les difficultés ont été aplanies et, chose plus difficile encore, les délais ont été abrégés, même dans les greffes et les chancelleries, de telle sorte que le 16

mai 1857, on avait expédié le décret, rendu le 19 avril précédent par le Révérendissime Chapitre en Assemblée Capitulaire. »

Un cinquième vicaire entreprenant

Quand il devint vicaire à Guingamp, M. Maupied n'était donc pas un étranger pour la paroisse, mais il ne tarda pas à devenir l'ami de tous. Le bien qu'il a fait pendant les treize années qu'il a passées à Notre-Dame de Bon Secours, Dieu Seul peut le mesurer exactement ; mais il est certain que dès les premiers instants, sa grande bonté lui attira la confiance du plus grand nombre, et dans la suite, son inépuisable dévouement, l'ascendant de sa science, son ardeur à enseigner la vérité, son désir puissant d'enflammer tous les cœurs d'amour pour l'Église, réussirent à grouper un grand nombre d'hommes qui se plaisent à venir écouter ses enseignements.

Il s'attirait principalement l'affection des jeunes gens. C'est à lui surtout que revient l'honneur de recruter dans le pays de Guingamp tant d'hommes au cœur noble et généreux qui s'engagèrent comme **zouaves pontificaux**[9], et volèrent vers Rome pour défendre par l'épée, le pouvoir temporel comme il l'a défendu par la plume. Pour le remercier, PIE IX lui envoie un beau crucifix en argent et deux lettres fort élogieuses.

Ils sont encore nombreux à Guingamp ceux qui lui restent reconnaissants du zèle qu'il déploya à éclairer leur jeunesse et à diriger leurs pas au seuil de la vie active. Quelques-uns lui sont également reconnaissants dans l'autre monde, car il est avéré qu'après son départ de Guingamp, certains incroyants, et même ennemis de l'Église,

[9] Créé le 1er janvier 1861 sur le modèle des troupes de zouaves de l'armée française, dont l'uniforme exotique est très populaire au milieu du XIXe siècle, le bataillon des Zouaves pontificaux, devenu régiment au 1er janvier 1867, est constitué de volontaires, majoritairement français, belges et néerlandais, venus défendre l'État pontifical, dont l'existence est menacée par la réalisation de l'Unité italienne au profit du Piémont. Son histoire est corrélée à la dernière décennie de l'État du Saint-Siège (1860-1870). Le régiment est licencié le 21 septembre 1870 à la suite de la disparition des États pontificaux.

Entre 1861 et 1870 l'armée pontificale augmenta ses effectifs, jusqu'à compter 18 000 hommes dont 11 000 volontaires (parmi eux 3 000 Français, dont près de 40 % proviennent de Bretagne ou de Vendée). Source : Wikipedia.

sentant l'approche de la mort, ont consenti, une dernière fois, à entendre sa voix autorisée, et n'ont dû leur salut qu'à son empressement zélé auprès d'eux. (*Témoignage de Ropartz dans la Croix des Côtes-du-Nord, le 13 octobre 1898*)

En résumé, M. Maupied accepte donc le poste de cinquième vicaire à Guingamp, poste très humble qu'il occupe treize années. Maintenu à ce bas étage de la hiérarchie presbytérale par l'incompréhension de son évêque à la fois bonapartiste et fervent ami de Mgr Dupanloup, alors que lui, Maupied, est romain et légitimiste. Il écrit, il prêche, il quête pour les emprunts du Saint-Siège.

L'homme de cœur est estimé, l'orateur admiré. Ses sermons sont sages, savants, éloquents. Ils sont loués par le cardinal GOUSSET qu'il a bien connu à Reims depuis 1845. Il semble qu'ils soient restés en correspondance, et qu'ils se sont rencontrés lors du séjour à Rome en 1859.

VII -
Théologien au Concile Vatican I, 1870

LE CONCILE VATICAN I : quelques figures marquantes

1870, Pie XI, convoque le Concile Vatican I, en pleine tourmente due aux soubresauts de l'Unité Italienne qui se cherche et aux incertitudes concernant les États pontificaux.

Maupied est appelé à participer au Concile œcuménique convoqué par PIE IX. Mgr Charbonnel, (1802-1891) évêque capucin de Toronto, au Canada, depuis 1850, le désigne comme son « théologien ».

« L'abbé Maupied avait été remarqué à Rome et nommé membre de l'*Académie de la Religion Catholique*. Il avait su gagner la confiance de plusieurs prélats : Mgr Fioramonti, Mgr Filippi, Mgr Bartholomeo d'Avanzo ; des cardinaux Antonelli, Chigi, Altieri, Berardi, Fornari et Meglia ; du cardinal Gousset (décédé peu avant le Concile), du cardinal Caverot et de Mgr Sergent, évêque de Quimper, *« le bon sergent de Dieu, »* disait Pie IX. Le pape (PIE IX) l'avait également en très haute estime et disait de lui : *« Maupied est dans les bons principes et les saines doctrines ; toujours sur la brèche pour défendre l'église et la vérité »*. Aussi avait-il les yeux sur lui : *La tiene di mira !* disait à son ami Maupied, le bon évêque d'Aquila, **Mgr Luigi Filippi**.

C'est ce qui explique l'appel de Maupied au Concile. Le Cardinal Altieri l'avait même désigné comme Théologien du pape. Il présenta plusieurs Mémoires importants et la rédaction de six Canons sur le Pontife Romain.

Lodovico ALTIERI, (1805-1863) est ordonné prêtre en 1833, créé cardinal dès 1840. Il fut évêque d'Albano en 1860. Il effectua la majorité de sa carrière ecclésiastique au Saint-Siège : préfet de la Congrégation de l'Index dès 1861, archiprêtre de St Jean de Latran en

1863 et personnalité éminente de l'Université Romaine ; il décède en 1867. Il a eu l'occasion de rencontrer M. Maupied.

Luigi FILIPPI (1810-1881) est franciscain ; avant d'être ordonné prêtre, il est enseignant formateur, surtout dans le domaine scientifique, dans son couvent. Prêtre en 1834, il est nommé ministre provincial de sa communauté franciscaine en 1844, participe activement à la formation de ses frères. Il est consacré évêque d'Aquila en 1863, puis archevêque en 1876. Il a participé au Concile Vatican I.

M. le Cardinal Louis-Jacques-Maurice DE BONALD (1787-25 février 1870), est l'un des plus fervents défenseurs de l'ultramontanisme, diplomate, écouté. En 1839, il est nommé archevêque de Lyon, et primat des Gaules, puis Cardinal en 1841. Sa santé ne lui permettait pas de participer physiquement au Concile Vatican I ; il délègue Mgr Charbonnel, évêque de Toronto pour le remplacer ; celui-ci s'adjoint l'abbé Maupied.

Mgr René Nicolas SERGENT (1802-1871), vicaire général de Nevers, fut nommé évêque de Quimper et Léon le 6 février 1855. Il fit ses études à St Sulpice. Il participe au Concile Vatican I, où il rencontre M. Maupied. Ils se lient d'amitié. Mgr Sergent meurt subitement le 24 juin 1871 à Clermont Ferrand.

Mgr Félix DUPANLOUP, 1802-1878. Évêque d'Orléans à partir de 1849, Mgr Félix Dupanloup est à la fois prélat, homme politique, théologien, journaliste et enseignant. Sa puissante personnalité en fait l'un des chefs de file de l'Église de France de cette époque. Il est le porte-parole du courant libéral. Choisissant la voie ecclésiastique, il fait ses humanités au séminaire de Saint-Nicolas du Chardonnet, sa philosophie au petit séminaire d'Issy, et sa théologie au grand séminaire de Saint-Sulpice. Il est ordonné prêtre en décembre 1825. Il se taille alors une solide réputation de pédagogue et se voit chargé de l'éducation du Duc de Bordeaux (petit fils de Charles X) et des Princes d'Orléans. Nommé curé de Saint-Roch, il est aussi repéré comme grand orateur. Jeune prêtre parisien, il prend une part active à la campagne de Montalembert et de Lacordaire, chefs de file des catholiques libéraux qui, après 1830, plaident pour la liberté de l'enseignement secondaire. Campagne qui aboutit après la révolution de

1848 au vote de la loi Falloux. Nommé évêque d'Orléans en 1849, il continue de soutenir le groupe libéral. Ni révolutionnaire ni même républicain, il est simplement hostile à toute forme autoritaire de gouvernement et pense qu'une ouverture au monde aidera l'Église à s'allier les élites de la société, s'opposant en cela aux catholiques intransigeants.

Longtemps ultramontain, Mgr Dupanloup va peu à peu redouter l'excessive centralisation romaine. Lorsque Pie IX publie son Syllabus en 1864, Mgr Dupanloup réussit le tour de force d'atténuer le choc que cela suscita en France parmi les catholiques libéraux, en publiant une brochure, qui recevra l'approbation du pape. Il y distingue les "thèses", ou idéaux à atteindre, des "antithèses", attitudes imposées par les circonstances. Mais les ultramontains font campagne pour faire reconnaître comme dogme le principe de l'infaillibilité pontificale. La majorité des évêques y est favorable. Durant le Concile Vatican **I** réuni en 1869, Mgr Dupanloup quittera Rome de manière intempestive, avant le scrutin sur la question de l'infaillibilité pontificale, pour ne pas avoir à voter contre le pape.

Charles Forbes de Montalembert (1810 - 1870), journaliste, historien, homme politique, Pair de France, est l'un des auteurs de la loi Falloux. En contact avec Féli Lamennais, il s'engage à ses côtés. Dès octobre 1830, il écrit dans *l'Avenir*, - qui est à la fois un journal libéral et ultramontain - soutenant la liberté de conscience, la liberté d'expression, et la liberté d'enseignement, et aussi prenant la défense des droits des peuples opprimés, notamment l'Irlande dont sa famille est originaire. Il rompt avec Lamennais. Ami de Dupanloup, il est troublé par le projet de proclamation de l'infaillibilité pontificale. Il craint la victoire du parti favorable à l'absolutisme monarchique et au pouvoir personnel du pape ; il décèdera le 13 mars 1870, avant la fin du concile.

Mgr Charles-Philippe PLACE (1814 - 1893) avocat de formation, ordonné prêtre à 36 ans, vicaire général de Mgr Dupanloup à Orléans, puis évêque de Marseille en 1866, avant d'être nommé à Rennes en 1878. Il sera créé cardinal en 1886 par Léon XIII. Père conciliaire de Vatican I, il fit partie de la minorité opposée au dogme de

l'infaillibilité papale, cette prise de position lui valut de sérieuses difficultés dans son diocèse de Marseille.

Mgr Augustin DAVID (1812 - 1882), prêtre lyonnais de la Société des Prêtres de St Irénée, est musicien, prédicateur. Il est nommé évêque de Saint Brieuc et Tréguier en 1862. Au Concile Vatican I, il se range, en tant que gardien de la tradition sulpicienne, aux côtés de Mgr Dupanloup, dans la minorité gallicane opposée au dogme de l'infaillibilité pontificale.

Le Concile Vatican I, contexte historique et religieux

Le Concile Vatican I se tient à Rome du 8 décembre 1869 au 20 octobre 1870.

Ce concile s'inscrit dans un contexte géopolitique très troublé, marqué sur le plan italien par le Risorgimento - l'unification italienne et la fin des États pontificaux - et leur corollaire que l'on appellera *la question romaine* et sur le plan européen par la guerre franco-prussienne de 1870.

Le concile s'ouvre alors que, depuis 1861, le pape a perdu son pouvoir temporel sur les États pontificaux à l'exception de la ville de Rome, et que Rome est elle-même sous la protection des troupes françaises de Napoléon III.

Le précédent Concile, celui de Trente, s'était clos trois siècles plus tôt. À partir de 1865, le pape consulte. Le 28 juin 1868, il convoque les évêques catholiques pour un concile devant se tenir à Rome dès le 8 décembre 1869. Au programme : défense de la foi contre les erreurs du temps, mise à jour des canons du Concile de Trente. 1000 évêques sont invités, les trois quarts seront présents.

Dès l'ouverture une majorité favorable à l'Infaillibilité et une minorité s'opposent, comprenant chacune d'importants prélats. La minorité comprend notamment plusieurs cardinaux et évêques français : Dupanloup (Orléans), Place (Marseille), David (Saint-Brieuc) et beaucoup d'autres évêques allemands et français. En janvier 1870, une pétition lancée par quelques évêques demande qu'on mette à

l'ordre du jour la question de l'infaillibilité pontificale ; elle recueille la signature de plus de 400 des quelques 700 évêques présents. Peu après, 136 évêques signent une pétition en sens contraire. Le 13 juillet 1870, après de longs débats, c'est encore un quart de l'assemblée qui exprime son désaccord. Finalement, 55 évêques de la minorité décident alors de s'abstenir et de quitter Rome plutôt que de voter non. C'est le cas de Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans et de Mgr David, évêque de Saint-Brieuc et Tréguier. Le 18 juillet 1870, le concile, par les voix de 533 des 535 pères présents, affirme la primauté universelle du pape comme de droit divin et définit que l'infaillibilité pontificale est une vérité de foi divinement révélée.

Cette infaillibilité pontificale est strictement et précisément délimitée : elle concerne le cas où le pape, en vertu de sa charge et en matière de foi ou de morale, prononce solennellement et *ex cathedra* qu' « une doctrine doit être tenue par toute l'Église ». Les deux Pères qui avaient voté non et ceux qui s'étaient abstenus se rallient alors, après la ratification par le pape du vote du concile.

Ainsi, seules, deux constitutions dogmatiques ont finalement pu être votées et ratifiées quand, le 20 septembre 1870, les troupes italiennes pénètrent dans Rome.

Le 9 octobre, ce qui reste des États pontificaux est intégré au nouveau Royaume d'Italie par plébiscite (referendum). Le Concile est matériellement empêché de poursuivre ses travaux. D'où suspension *sine die*.

La première constitution dogmatique, ***Dei Filius***, sur les rapports entre foi et raison, est votée à l'unanimité par les Pères conciliaires et ratifiée aussitôt par le pape le 24 avril 1870.

La deuxième constitution dogmatique ***Pastor Aeternus***, qui devait être un traité complet sur l'Église du Christ, reste inachevée. Seule la dernière partie sur le rôle de la papauté dans l'Église et son dernier chapitre sur l'infaillibilité pontificale seront votés et promulgués, en juillet 1870, par le pape Pie IX.

Cela dit, il restera des traces d'incompréhensions et de refus chez un bon nombre d'intellectuels, voire membres du clergé. Les soubresauts dureront jusqu'au Concile Vatican II.

Le Concile Vatican I : l'Infaillibilité pontificale.

À la fin du XIX^{e} siècle, l'Infaillibilité pontificale est un SUJET, porté depuis longtemps, qui touche, en réalité, au respect du pape dans sa mission spirituelle et à la juste place de l'Église, tentée à toutes les époques de son histoire entre l'attrait du temporel et la mission évangélique spirituelle. Depuis de longs siècles, des situations diverses ont affaibli la papauté et, au moins, terni le rôle évangélique de pasteur universel du pape de Rome, successeur de Pierre, tout en divisant l'Église et décourageant la foi des chrétiens : le pape était considéré comme un prince comme les autres, son élection se faisait même sur des compromis ou coalitions des princes politiques du moment ; parfois, les empereurs, rois et princes s'invitaient aux conciles quand ils ne les convoquaient pas eux-mêmes; l'autorité personnelle du pape est souvent mise à mal ; ce sont les protestants qui, révoltés des scandales dans le clergé, décrètent se séparer de l'Église catholique, créant une église particulière indépendante du pape de Rome; ce sont les souffrances liées au grand schisme d'Occident , source de nombreux désordres ; ce sont des débats qui préconisent que le pape est soumis aux conciles, ou dans d'autres situations, que le pape n'a d'autorité réelle que, sous la dépendance et l'autorité temporelle du roi… Bref, ici ou là, on veut bien un pape, mais sans qu'il s'arroge le droit d'intervenir dans son propre domaine spirituel, tout en le bridant même avec les concepts de collégialité ou de primauté relative : il est un évêque parmi les autres, n'en déplaise à Simon-Pierre et Jésus. Malgré toutes ces souffrances, des voix prophétiques se sont toujours levées, venant de fondateurs d'ordre, de prophètes, hommes ou femmes, dont la voix et le témoignage interpellent et réveillent les consciences, et marquent la fidélité à l'évangile. On aboutit, comme en France, à la montée du gallicanisme servile et, surtout, à l'incarcération du pape à Fontainebleau : Napoléon se plait à humilier Pie VII, avec dérision et mépris, tout en

voulant contrôler de force l'Église et ses institutions, en dépit des besoins spirituels des populations.

L'Empereur veut inclure les États pontificaux dans son alliance continentale dirigée contre l'Angleterre *: « Votre Sainteté est souveraine de Rome, mais j'en suis l'Empereur ; tous mes ennemis doivent être les siens »,* voilà ce qu'écrit Napoléon au pape le 13 février 1806. Mais le Souverain pontife refuse d'adhérer au blocus continental, considérant que sa charge de pasteur universel lui impose la neutralité.

C'est sur ce « scandale français », que l'ultramontanisme réagit avec vigueur et rassemble ses adeptes pour que les choses soient mises à leur juste place. Mais le combat est rude et sans complaisance. Au Concile Vatican I, lorsqu'on entend l'abbé Maupied, supplier le pape d'introduire ce SUJET dans les débats et de conclure, il lui dit, avec émotion pathétique : « Très Saint Père, la France en a besoin ! Elle a tant méprisé le pape depuis tant d'années, depuis le siècle des Lumières et la Révolution jusqu'au délire impérial et aux prétentions des francs-maçons. S'il-vous-plait, très Saint Père, la France en a besoin ! Si vous ne le permettez pas, la France est perdue ! »

Participation de l'abbé MAUPIED aux travaux du Concile,

« relation » rédigée par fr. Henri Denoual,

Dès son arrivée à Rome, M. Maupied demanda audience au pape pour lui dire : « Très Saint Père, si votre sainteté ne définit pas l'infaillibilité, nous sommes perdus en France ».

- Oui, reprit PIE IX, mais Montalembert ne veut pas, Broglie ne veut pas, Dupanloup ne veut pas !

- Laissez-les ne pas vouloir, et définissez pour le salut de l'Église !

Et le docteur remit au pape un long travail, résumant les décrets des conciles et les enseignements des Pères de l'Église grecque et latine. Pie IX reçut le dossier et le fit tenir au secrétaire du Concile, Mgr Fresler.

Ce dossier comprenait trois grands paragraphes. Le premier sur l'origine, la nature et l'essence de l'Église ; le deuxième sur le Pontife romain ; le dernier sur les membres principaux de la hiérarchie ecclésiastique. Le deuxième concernant le pape, Mgr Maupied le développa en six canons : (*on ne sera pas surpris qu'ils aient été rédigés dans le langage de l'époque)*

1. Le Pontife romain a reçu du Christ la primauté et la principauté sur tout l'univers, le pouvoir de confirmer les évêques comme fidèles du Christ, ainsi que le pouvoir de définir par son jugement toutes les questions de foi, de juridiction et de puissance législative.

2. Le pouvoir universel de gouvernement sur toute l'Église réside dans un seul homme ; qu'il est monarchique dans la primauté et la principauté de Pierre ; et qu'un pape, légitime successeur de Pierre, possède, dans sa primauté et sa principauté, une mission immédiatement divine sur toute l'Église, pour tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles.

3. le Pontife romain, comme monarque de l'Église, possède un pouvoir immédiat et ordinaire sur tous les diocèses.

4. Le Pontife Romain établi, par le Christ, organe authentique et public du Saint-Esprit dans l'Église et pour l'Église, est infaillible, par l'assistance du Saint-Esprit lorsqu'il décide de sa pleine liberté, en matière de foi, de mœurs et de discipline universelle.

5. Au Pontife seul appartient immédiatement de traiter les causes de la foi et de discipline universelle, de porter des définitions et des lois qui obligent, par elles-mêmes, tous les pasteurs de l'Église, de statuer des peines contre les violateurs de ses lois, et d'en dispenser pour une juste cause.

6. Tous les fidèles du Christ et leurs pasteurs sont, de nécessité de salut, soumis au Pontife romain, et qu'en ce qui regarde le salut, ils lui doivent une vraie obéissance d'esprit, antérieure à l'obéissance à tout autre pouvoir, même aux lois de leur évêque.

« Ces six canons sont dressés en latin, avec une fidélité traditionnelle, une splendeur doctrinale et une précision théologique admirables »

Pie IX demanda à M. Maupied de faire imprimer un résumé de ce document, non pas à Rome, mais à Paris et à Naples, afin d'en remettre un exemplaire aux Pères du Concile. Les réponses aux objections de Mgr Dupanloup furent également imprimées.

En janvier 1870, le pape remit aux évêques le schéma DE ECCLESIA, consistant en 18 questions devant être étudiées en commissions. Il n'y était pas question du pape. Le soir, à la réunion générale des évêques et des théologiens au séminaire français, après les explications et réponses des évêques, les théologiens furent admis à donner leur avis. Quand la parole fut donnée au docteur Maupied, il s'avança sous la lampe et déclara que le schéma n'était pas complet ; il n'y était pas question du pape, et il lut d'une voix ferme ses six canons. Tous les auditeurs étaient stupéfaits. Lorsqu'il lut, pour le 6° fois « l'*anathema sit* », ils s'écrièrent : « Nous y voici ! » L'historien Darras, secrétaire de la commission, s'avança pour recevoir les papiers du docteur Maupied et lui serra la main si fort qu'il le fit tressaillir.

Une nouvelle commission fut nommée, et l'infaillibilité fut inscrite à l'ordre du jour. M. Maupied reprit son travail sur les conciles et les enseignements de l'Église, les résuma et les imprima. Un exemplaire fut donné aux Pères pour leur servir de point d'appui, en vue de définir les prérogatives du Souverain Pontife. L'évêque de Quimper, Mgr Sergent, voulut, par reconnaissance, nommer Maupied chanoine honoraire de sa cathédrale.

En février 1870, M. Maupied alla trouver Pie IX et lui dit expressément que la définition dogmatique devait être exprimée en forme directe et positive (sans y ajouter la menace Anathema sit : *que celui qui ne reconnait pas cet article soit excommunié et déclaré anathème* !). C'est, en effet, le seul canon de la Constitution PASTOR ÆTERNUS qui soit sous cette forme, les autres étant en forme négative.

Le pape, seul pouvait publier « motu proprio », (de son propre mouvement) cette constitution. Le docteur Maupied lut le résumé au pape. À chaque article, Pie IX ajoutait : « Cela peut se faire », et quand il eut fini, il dit « Tout est là ».

Ce mémoire fut envoyé à la secrétairie du Concile. L'évêque d'Aquila, Mgr FILIPPI informant Maupied que Pie IX le tenait en point de mire et avait les yeux sur lui : « *La tiene di mira* » ! En même temps, l'évêque le nommait chanoine de sa cathédrale d'Aquila.

M. Maupied préparait un autre projet de constitution sur la discipline. Dans la pensée de l'auteur, ce mémoire réalisait le grand dessein du pape : « L'Église, le Pontife romain, et les peuples » (*ce projet a été repris par VATICAN II)*

« C'est ainsi que Jean-Marie de la Mennais protégea du ciel le triomphe des dogmes dont il avait mis la doctrine en lumière et fait revivre la foi en France, et que, par l'un de ses élèves, professeur en Sorbonne, il voyait réparer le mal commis à Constance par Gerson[10] et ses collègues professeurs de l'ancienne Sorbonne ; ainsi le Saint-Esprit fit triompher la vérité au Concile du Vatican pour réparer les anciennes erreurs de la France et procurer le salut de l'Église et du monde. » *(Témoignage de M. Maupied lui-même, en 1895)*

L'abbé Maupied : dernières distinctions.

À l'issue du Concile, l'abbé Maupied se vit sur le point d'être agrégé à l'Université Romaine, si l'état de sa santé l'eût permis. Nommé Consulteur de l'Index, puis Camérier en 1872 et Prélat domestique en 1873, Mgr Maupied vint reprendre son modeste ministère dans la campagne bretonne, avec la réputation d'un brillant

[10] Le XIV^{ème} siècle a souffert du grand schisme d'Occident, l'Église est divisée, la papauté écartelée entre Rome et Avignon, malgré l'intervention courageuse de Catherine de Sienne et de Vincent Ferrier. Il a fallu deux conciles, Pise en 1409 et Constance (1414-1418) pour tenter d'apaiser la situation sur fond de condamnation et de destitution. Le théologien dominicain Gerson, professeur en Sorbonne, s'est illustré au Concile de Constance ; tout en affirmant haut et fort la supériorité du concile sur le pape, il a contribué à affaiblir, de ce fait, l'autorité morale et spirituelle du Saint Père.

ultramontain : ce qui ne fut pas sans lui créer quelques difficultés avec son évêque, qui, lui, ne l'était point du tout.

« *M. l'abbé Maupied est un esprit très distingué,* disait-il*, mais ami des extrêmes, et le tempérament de notre époque de transition ne les supporte guère, à tort ou à raison* ». Zélé bonapartiste, Mgr David s'était signalé, à Rome, parmi les plus ardents soutiens du parti Dupanloup ; aussi le bon Pie IX disait, avec un sourire quelque peu malicieux : « Si vous voyez David, dites-lui donc qu'il n'a pas tué Goliath ! ».

Deux ans plus tard, Mgr FILIPPI, devenu archevêque, entretenait PIE IX du docteur breton : « Maupied, dit PIE IX, est dans les bons principes et les saines doctrines, toujours sur la brèche pour défendre l'Église et la vérité. – Oui, répondit le prélat, il lui est arrivé comme à Mardochée : il a rendu des services et on l'oublie. - Non, repartit le pape, il y a longtemps que je lui ai donné la ceinture violette. – Pardon, Saint-Père, le docteur Maupied n'a rien reçu. – Eh bien, en descendant, vous allez dire à Mgr Pacca qu'il ait à me faire sa présentation ce soir ou demain. » C'est ainsi que l'ancien professeur de Sorbonne fut créé **camérier de sa Sainteté en 1872** ; en 1873, le pape voulut encore le nommer **prélat domestique** de sa noble maison ; et, jusqu'à sa mort, le pape ne cessa de lui donner les marques les plus explicites d'une **paternelle affection**. Docteur ès sciences de la Faculté de Paris, docteur en théologie et en droit canon de l'Université romaine, théologien au Concile, membre de l'Académie de la Religion catholique de Rome, bientôt professeur titulaire à l'Université d'Angers, Mgr Maupied était, en outre, chanoine honoraire de Reims, de Quimper et d'Aquila, tous pays d'aigles. C'était dans toute la force du terme, un maître ; le moyen-âge l'eût appelé solennellement ***Doctor fundatissimus et resolutissimus.*** *(Enseignant le plus accompli et le plus déterminé)*[11].

[11] Compliment adressé au moyen âge à Gilles de Rome, (1247-1316) religieux, théologien et philosophe italien, enseignant à l'Université de Paris, disciple de St Thomas d'Aquin, fasciné par Aristote, décédé en Avignon en 1316)

Chanoine honoraire de Saint-Brieuc

L'évêque de Saint Brieuc se sent tenu, en dépit des points de vue qui les opposent, de le nommer **chanoine honoraire**. Ce fut le 13 août 1876, quatre ans après l'avoir nommé recteur de la paroisse Saint-Martin de Lamballe. « En vous nommant chanoine honoraire, je ne fais qu'ajouter un titre à ceux que vous tenez déjà de l'auguste bienveillance de Pie IX. Ce que je veux récompenser quant à moi, c'est toute une vie de travail sérieux, d'érudition, de science et de dévouement à l'Église ». Depuis quelques années déjà, les évêques de Reims, de Quimper et d'Aquila, l'avaient honoré de ce même titre de chanoine honoraire.

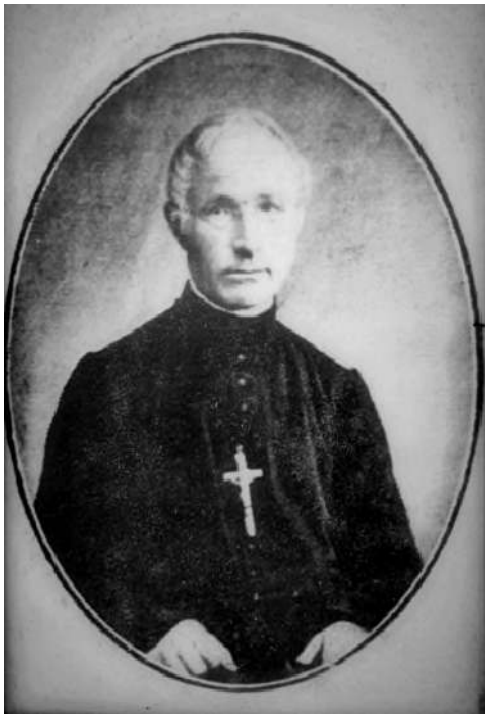
ÉPILOGUE « humoristique » : M. Maupied et le fr. Bernardin

Un jour, - c'était à l'époque du Concile, au moment où la presse impie faisait tant de bruit sur la question de l'infaillibilité, et rajeunissait pour la centième fois l'histoire toujours vieillie de Galilée et de son procès,- un Prélat romain bien connu à Ploërmel, ancien professeur du Collège de la Maison et ami très proche du frère Bernardin, (*Il s'agit de M. l'abbé Maupied)* l'aborde gravement dans l'enclos, et sans plus de préambule, lui dit : « *Savez-vous, mon frère Bernardin, que, d'après les journaux, si le Concile décrète l'infaillibilité du pape, vous ne pourrez plus enseigner que la terre tourne autour du Soleil ?* »

Comment donc ? dit le bon Frère, (qui se moquait pas mal des journaux, et qui dans sa vie ne perdit jamais une heure de son temps à les lire), *comment donc ? … Dame si ! je l'enseignerai … Cin… quante… dix !* (C'était un de ses grands mots) *Cin… quante… dix* ! *une vérité définie ne saurait en détruire une autre… Je crois de tout mon cœur à l'infaillibilité pontificale, mais je crois bien aussi avec Galilée que c'est la terre « che si muove. »*

« *Mais, mon frère Bernardin, Galilée, vous le savez, fut plus qu'à moitié condamné par le tribunal de l'Inquisition ; et si le Concile du Vatican vient à le condamner tout à fait, que ferez-vous ?*

D'abord, Monseigneur, vous savez mieux que moi que l'Inquisition ne fut point le pape parlant ex cathedra ; ensuite, il est impossible que le Concile prononce que ce soit le soleil qui tourne autour de la terre. Ceci est une plaisanterie… et je protesterai toujours que c'est la terre qui tourne autour du soleil.



Mais enfin, mon frère Bernardin, si la chose arrivait, que feriez-vous ? quel serait votre dernier mot ?

Si la chose arrivait… Ah ! mais ce n'est vraiment pas possible !... Eh bien, si la chose arrivait, je me soumettrais sans rien dire ! »

L'objet de cette conversation tracassa néanmoins la conscience du cher frère Bernardin. Dans ses correspondances avec le R.P. SECCHI – le savant jésuite de Rome dont il avait fait la connaissance à Paris, lors de l'Exposition de 1867 -, il ne manqua pas de lui soumettre l'objection : car, dans une des lettres dont l'illustre Astronome daigna honorer le bon frère Bernardin en l'appelant toujours « mon cher confrère », nous trouvons à la date du 25 août 1870 le passage suivant :

« … Nul doute possible à présent pour la rotation de la terre. Galilée n'a pas été poursuivi pour l'opinion théorique, mais comme vous le dites bien, parce qu'il était entré dans des discussions théologiques, et parce qu'il avait formellement manqué à la parole donnée et désobéi à l'injonction qu'on lui avait faite de ne pas traiter ce sujet. De plus, il le traita en ridiculisant le pape lui-même sous le nom de Simplicius … Malgré cela, étant appelé à Rome, il osa tout

nier aux membres de l'Inquisition. Cette dénégation de l'imputation de crime obligea les juges à une sévérité plus grande qu'ils n'avaient ordre d'employer, etc… Toutes ces circonstances, ignorées jusqu'ici, résultent de certains documents trouvés à la Bibliothèque Barberini de Rome, et sont très intéressants… il faut bien avouer qu'il y a eu beaucoup d'humain, surtout de la part du P. Caccini. Mais cette condamnation n'a jamais été une déclaration ex cathedra ; et fut seulement une sentence disciplinaire de congrégation… P.A. SECCHI. »

(Biographie de frère Bernardin, écrite par le frère Léontin, pour « la Chronique ».)

VIII
Lamballe, 1872-1898.

À son retour de Rome, après tous ces longs et riches débats, source de fatigue, Mgr Maupied est heureux de goûter dans ce quartier de Saint-Martin, un repos bienfaisant. Il a 58 ans. Il va dans cette modeste paroisse de 600 âmes, aux portes de la Poterie, s'octroyer un nouveau rythme de vie. Comme avaient su le faire les Guingampais, ses nouveaux paroissiens vont vite l'apprécier pour ses qualités humaines et spirituelles. Il saura dans ses interventions aider ceux et celles qui souhaitent approfondir leur foi et leur sens de l'Église.

Église Saint Martin de Lamballe

Suivons-le, pas à pas, en consultant le registre paroissial.

Le dimanche 27 octobre 1872, M. François Louis Michel Maupied, chanoine honoraire de Reims, et de Quimper, docteur en théologie et en droit canonique de l'Université Romaine de la Sapience, docteur ès-sciences de l'Académie de Paris, ancien professeur de théologie à la Sorbonne, membre de l'Académie de la religion catholique de Rome, Missionnaire Apostolique etc., etc. est installé ecclé-

siastiquement en qualité de recteur de St Martin, et le 1er novembre 1872, il est installé civilement.

BREF

Par lequel le Souverain Pontife élève

Mgr MAUPIED, son camérier secret

A la dignité de Prélat de la Maison Pontificale.

DILECTO FILIO FRANCISCO LUDOVICO MICHAELI MAUPIED, PRESBYTERO BRIOCENSIS DIŒCESIS, INTIMO CUBICULARIO NOSTRO SUPRA NUMERUM.

PIUS PP. IX.

DILECTE FILI, SALUTEM ET APOSTOLICAM BENEDICTIONEM.

Inter Pontificalis Aulæ Nostræ Præsules eos libenter adnumerare solemus ecclesiasticos viros, quos religionis studio, virtutum ornatu, gravitate morum, ingenii vi, doctrinæ præstantia fulgere noverimus. Atqui quum propter has laudes tu, dilecte Fili, commendaris, in eam mentem venimus, ut honorifico hoc munere te augeamus. Præcipuo te igitur honore decorare volentes, et a quibusvis excommunicationis, et interdicti, aliisque ecclesiasticis sententiis, censuris, et pœnis quovismodo, vel quavis de causa latis, si quas forte incurreris, hujus tantum rei gratia absolventes, et absolutum fore censentes, Apostolica auctoritate Nostra hisce litteris te Antistitem urbanum, seu Pontificalis domûs, Præsulem eligimus, constituimus, et renuntiamus, teque in hujusmodi Præsulum cœtum et numerum referimus. Proinde tibi concedimus, ut violaceas vestes induere, et extra Romanam curiam lineum quoque amiculum manicatum, vulgo Rocchetum gestare, utque omnibus et singulis juribus, honoribus, privilegiis, prærogativis, indultis, quibus alii splendido hoc munere insigniti ex juris præscripto et ex usu, vel consuetudine utuntur, fruuntur, uti ac frui libere liciteque possis et valeas. Non obstantibus constitutionibus, et sanctionibus apostolicis, cæterisque contrariis quibuscumque. Datum Romæ apud S. Petrum sub annulo Piscatoris die IV. Februarii MDCCCLXXVI. Pontificatus Nostri Anno Trigesimo.

Le Sceau du Pêcheur. F. Card. ASQUINIUS.

Le 16 novembre 1872**,** notre Très Saint Père le Pape Pie IX, nommait et comptait au nombre de ses camériers secret surnuméraires le Docteur François Louis Michel **Maupie**d, recteur de St Martin, pour le récompenser des services qu'il avait rendus au St Siège et à l'Église, pour ses travaux, ses nombreux écrits pour la défense de l'Église et ses saines doctrines, et en envoyant cent quelque zouaves à Rome, et procurant des sommes considérables aux emprunts pontificaux ; mais le Saint-Père avait surtout en vue les écrits et saines doctrines du Dr Maupied, et ses travaux au Concile Vatican I, dont il provoqua, le premier, la grande définition du dogme de l'infaillibilité pontificale, et les persécutions qu'il a eu à subir pour cette défense de la cause de l'Église et de Dieu. C'est ainsi

que la paroisse de St Martin a eu l'honneur d'avoir pour recteur un prélat de la Maison du pape.

Le 4 février 1876, Sa Sainteté Pie IX élevait Mgr Maupied à la dignité de Prélat de la Maison Pontificale par le bref suivant :

Dilecto Filio Francisco Ludovico Michaeli Maupied, presbytero Briocensis Diocesis, intimo cubiculario Nostro supra numerum.[12]

À la fin de la retraite ecclésiastique de la même année 1876, Mgr Augustin David nomme Mgr Maupied chanoine honoraire de Saint-Brieuc.

Le 29 septembre suivant (1876), l'Archevêque d'Aquila (Abbruses, Italie), et son chapitre nommèrent Mgr Maupied chanoine honoraire de la métropole d'Aquila. (Page 124 du registre de St Martin)

Mgr Maupied continue à écrire, à rédiger

On est étonné de découvrir le travail intellectuel qu'il poursuit. Plusieurs livres ou publications datent de cette période : Catéchisme des ignorants (1893), « L'Église ou la société à laquelle il faut nécessairement appartenir pour être sauvé » (1874), L'Immaculée Conception de la Vierge (1874), L'Infaillibilité du pape (1874), De l'origine du pouvoir civil (1875), Petit catéchisme des conciles et des synodes (1875), Profession de foi catholique (1875). Cette simple énumération révèle l'intensité de son travail.

Il garde des relations.

Il gardera sûrement de nombreuses relations à travers le monde. Nous avons le témoignage d'un journaliste de Montréal, J.P. Tardivel, rédacteur en chef de la Vérité : *« Depuis ce matin 21 novembre 1890, je suis l'hôte de Mgr François Maupied… Voici un des plus grands penseurs de la France, un homme versé dans toutes les*

[12] Au Fils Bien-Aimé François Louis Michel Maupied, prêtre du diocèse de St Brieuc, notre camérier intime surnuméraire.

sciences, un théologien qui a joué un rôle éminent au Concile Vatican I, un écrivain ecclésiastique de première marque, un prêtre qui aurait pu légitimement aspirer à l'épiscopat et qui, dans sa 75° année, se contente du poste de curé d'un petit faubourg d'une petite ville au fond de la Bretagne. Est-ce qu'il n'y a pas là une leçon salutaire pour plusieurs d'entre nous… Ai-je besoin de vous dire que j'ai joui profondément des longs et intimes entretiens que j'ai eus avec ce prêtre aussi pieux qu'il est érudit, aussi charmant causeur qu'il est écrivain vigoureux ? »

Quelques témoignages à accueillir avec sourire et affection.

Ils ont été recueillis par un de nos confrères, fr. Henri Denoual, il y a déjà de nombreuses années.

Frère Henri Denoual a rencontré des personnes qui ont entendu parler des bons mots, que certains qualifiaient de « prophéties » de Mgr Maupied. Extraits à lire avec le sourire :

« Vous autres qui êtes plus jeunes que moi, vous verrez des voitures marcher dans les airs, sans chevaux. ; »

Réflexion d'une grand'mère *: « Il est savant notre Recteur ! … mais tout de même, il est un peu fou » !*

Il prédisait aux bonnes dames qui préféraient la messe chez les Ursulines à celle de la paroisse : « *Vous délaissez votre paroisse pour aller aux beaux offices des Ursulines… mais un jour, il n'y aura plus de couvents !* »

Le presbytère de Saint- Martin avait une petite ferme, un cheval et un domestique. Un dimanche après vêpres, la saison était incertaine, l'abbé demande une corvée pour ramasser son foin. Rien de plus naturel à l'époque. Or, il arriva que peu après, la foudre tomba sur le clocher. Les adversaires en profitèrent pour dire *: « Maupied a fait tomber le tonnerre sur l'église pour son travail du dimanche »*

Pendant les offices et surtout pendant qu'il parlait, l'abbé Maupied n'aimait ni le bruit ni les sorties. Or un jour, un homme ne se

gêna pas pour s'en aller en plein sermon. À la fin, l'orateur dit : « *Cet homme doit être hydropique. Prions pour lui !* »

Témoignage plus personnel émanant de frère Yves-Jean LABBÉ, originaire de la paroisse St Martin de Lamballe…

Frère Yves-Jean a tenu à confier au fr. Denoual , il y a déjà longtemps, un petit fait concernant l'évêque de Saint-Brieuc, Mgr David. Il cite ce que lui a raconté un jour un chanoine, prisonnier avec lui en Autriche, et qui fut successivement dans le diocèse, curé de Lamballe, supérieur du Grand Séminaire de Saint-Brieuc, et maître de cérémonie à la cathédrale. Confidence de ce prêtre : *« Si mes souvenirs sont bons, j'ai lu dans les Archives de l'Évêché que Mgr David n'était pas chaud du tout pour la proclamation de l'Infaillibilité pontificale. De Saint Brieuc, on lui aurait écrit à Rome, pendant le Concile, pour lui rappeler la pensée du diocèse sur ce sujet :* ***Depuis M. de la Mennais, qui fut vicaire capitulaire après 1814, on croit à l'infaillibilité du Pape*** *»*

L'âge et la fatigue lui font peu à peu « lâcher prise »

Fatigué, il accueille au presbytère Saint-Martin, le 25 janvier 1894, l'abbé Louis Marie Charles **Cancoin**, né à Loudéac le 20 décembre 1842, désigné comme coadjuteur. Progressivement, il se libère de toute responsabilité pastorale.

1895, Mgr Maupied offre sa démission de recteur de Saint-Martin, et M. Cancoin est nommé recteur de la paroisse de 10 janvier 1895.

1898, Mgr Maupied est décédé dans sa maison au prieuré, le 14 janvier 1898, le jour de son anniversaire, il se fait enterrer à la Poterie, sa paroisse natale.

Mgr Fallières a reçu de Mgr Cocheril, protonotaire apostolique, curé–doyen de Lamballe, à la date du 14 janvier, la lettre suivante :

Monseigneur,

J'ai la douleur d'annoncer à votre Grandeur, la mort de Mgr François MAUPIED, prélat romain. Il s'est endormi dans le Seigneur

aujourd'hui à 4 heures du matin, après nous avoir grandement édifiés pendant sa longue et cruelle maladie, durant laquelle il a conservé constamment le plein usage de ses facultés.

C'est sur sa demande formelle, que nous lui avons administré le saint Viatique et l'Onction des Infirmes qu'il a reçus avec une foi et une piété qui nous ont profondément édifiés. Sa messe d'enterrement aura lieu lundi 17 courant à Saint-Martin, et son inhumation le même jour à La Poterie à 10 heures.

Janvier 1898, la Semaine religieuse du diocèse de Saint-Brieuc publie l'annonce du décès ainsi qu'une notice nécrologique de circonstance, dont voici quelques extraits.

« Mgr Maupied, dont nous annoncions la mort dans notre dernier numéro, avait eu son heure de notoriété au milieu des luttes religieuses qui agitèrent la génération à laquelle il appartenait. Dans un article publié dans ***la Croix des Côtes-du-Nord****, nous avons trouvé un juste hommage rendu à son talent et à ses travaux et nous sommes heureux d'en reproduire un important extrait qui complètera les premiers détails biographiques que nous avions donnés la semaine dernière.*

« Sa vie est de celles qui font la gloire d'un diocèse, et l'honneur d'un clergé. Ses nombreux ouvrages ont fait connaitre au monde savant sa science étendue et sa profonde érudition et avant qu'il soit venu s'enliser dans l'humble presbytère de Saint-Martin, il a eu ses heures de gloire. [...]

« En 1869, il fut appelé à prendre part aux travaux du Concile comme théologien de Mgr Charbonnel, et il s'y montra l'un des champions les plus ardents de l'infaillibilité pontificale. En 1872, le Saint Pontife récompensa sa science et son zèle en le décorant des insignes de la prélature et en le nommant successivement camérier et prélat de sa maison.

« À son retour de Rome, heureux de d'ensevelir dans le silence et la retraite, il accepta la direction de la paroisse Saint-Martin de Lamballe. »

Le Testament de Mgr Maupied

Extrait du registre paroissial :

« Je veux être enterré à la POTERIE, ma paroisse natale. Mon enterrement devra être celui des pauvres. Conformément à la défense de l'Église, on ne fera aucun discours, ni oraison funèbre. Mais on remettra au recteur de la Poterie tout ce qui sera nécessaire, des provisions existantes au Prieuré, en viandes, vin, cidre, fruits, légumes et volailles, et du pain de mon boulanger, et ce qui se trouvera d'argent dans mon pauvre secrétaire, le tout pour les frais du repas qui sera servi aux ecclésiastiques qui seront venus prier à mon enterrement » … *la suite concerne les biens qu'il cède à ses neveux*.

La tombe de Mgr Maupied

La tombe de Mgr Maupied, dans le cimetière de La Poterie, porte l'inscription suivante :

ICI REPOSE

MONSEIGNEUR F.L.M. MAUPIED

PRÉLAT ROMAIN,

THÉOLOGIEN DU CONCILE DE VATICAN

ANCIEN PROFESSEUR DE LA SORBONNE,

NÉ À LA POTERIE LE 14 JANVIER 1814

PIEUSEMENT DÉCÉDÉ À LAMBALLE

À L'ÂGE DE 84 ANS

AMICI POSUERE

DE PROFUNDIS

Témoignage paru dans la Chronique des Frères,

« Un saint et savant prêtre vient de mourir à Lamballe (Côtes du Nord) ; Mgr Maupied, prélat de la maison du Pape, ancien recteur de l'église Saint-Martin de cette ville, homme dont la vaste érudition et les travaux considérables s'étaient dissimulés derrière toute une longue vie de modestie et d'abnégation…

En 1869, il fut appelé à prendre part aux travaux du Concile comme théologien de Mgr Charbonnel, et il s'y montra l'un des champions les plus ardents de l'infaillibilité pontificale. En 1872, le saint Pontife récompensa sa science et son zèle en le décorant des insignes de la prélature et en le nommant successivement camérier et prélat de sa maison.

À son retour de Rome, heureux de s'ensevelir dans le silence et la retraite, il accepta la direction de la paroisse de Saint-Martin de Lamballe.

Dans ses nouvelles fonctions, il sut se faire tout à tous ; accessible aux humbles, d'une grande simplicité, sous les dehors d'une grande dignité, il était aussi d'un commerce agréable pour les esprits cultivés qui aimaient en lui sa science profonde, son érudition variée, son aménité parfaite.

Il eut en sa vie deux amours : l'amour de la vérité et l'amour de l'Église qui en est la gardienne et le dépositaire ; mais il aimait la vérité pour elle-même, et elle avait pour lui des clartés si lumineuses qu'il ne sut pas toujours, dans ses ouvrages, la présenter avec ces dehors sans lesquels, aujourd'hui, les esprits ne veulent pas l'admettre.

Il a reçu la mort avec le calme qu'il avait toujours gardé au milieu des épreuves qui ont attristé sa longue existence : il a conservé jusqu'à la dernière minute la plénitude de ses facultés, et il s'est endormi pieusement, heureux d'aller se reposer dans la joie du Seigneur, des misères de cette vie, car, suivant la parole d'un pieux auteur, sans doute Léonard de Vinci : « **de même qu'une journée bien remplie donne joie pour dormir, de même, une vie bien employée**

donne contentement pour mourir. » (Cité par la Croix des Côtes-du-Nord).

Qu'il nous soit permis d'ajouter aux lignes précédentes, que Mgr Maupied fut intimement lié d'affection avec notre vénéré Père de la Mennais, et qu'il travailla, durant de nombreuses années, aux retraites des Frères de la Maison-Mère.

Les obsèques solennelles de Mgr Maupied ont été célébrées le lundi 17 janvier, à Saint-Martin de Lamballe, et l'inhumation a eu lieu à La Poterie. Les très chers Frères Yriez-Marie et Lucien-Joseph représentèrent l'Institut à cette funèbre cérémonie.

(Chronique, tome XI, n° 13, février 1898, page 418)

IX -
CONCLUSION ET ÉPILOGUE.

Mgr Maupied a vécu dans le sillage de Jean-Marie de La Mennais. Tous les biographes notent qu'ils étaient très intimes, lui le directeur spirituel et l'autre le disciple. Beaucoup de complicité entre eux, comme si le chemin du second était aussi celui du premier.

Beaucoup de similitude, même zèle, et j'oserais dire, même combat pour l'Église. Jean-Marie de la Mennais, homme d'action infatigable, mais aussi homme de « lettres », sachant dénouer des difficultés, résoudre parfois des problèmes très complexes ; Maupied, homme du ministère de la plume, sachant rédiger des livres savants avec le don de la recherche rigoureuse, de la synthèse imparable, et le souci d'aller jusqu'au bout pour défendre la vérité scientifique et la foi catholique. L'un et l'autre, ils ne savaient pas reculer, ni abandonner la ligne droite, tant leurs convictions étaient ancrées et fondées.

Maupied a confié à Jean-Marie de la Mennais son âme inquiète et ses soucis. Son « maître » lui a offert son bras pour que le disciple l'aide au moment de sa longue maladie. Tous les deux ont vécu avec humilité la fin de leurs vies trépidantes, Jean-Marie de la Mennais à Ploërmel, et Mgr Maupied à Guingamp et surtout à Lamballe. L'un et l'autre étaient habités par la grâce divine et l'amour indéfectible de l'Église : c'est un marqueur de leurs deux existences, et un exemple à méditer pour nous tous.

Maupied nous fait cadeau d'un hommage appuyé du Père de la Mennais

Sollicité en 1895 par le R.F. Cyprien, en vue du procès de béatification de J.M. de la Mennais, dans une longue lettre, Mgr Maupied saura exprimer avec une grande tendresse tout ce qu'il aura partagé avec Jean-Marie de la Mennais, à travers les événements difficiles qu'ils auront vécus et surmontés ensemble.

En parcourant ce long document *(voir Annexe 1)*, nous noterons trois choses :

Mgr Maupied, est impressionné d'avouer, en 1895, soit un an et demi avant sa mort, qu'il est l'un des prêtres qui, pour l'avoir fréquenté de longues années, connait le mieux notre fondateur. Il se rappelle des souvenirs étonnants, ainsi que des confidences partagées et inédites.

D'autre part, il se plaît à brosser, en rédigeant son panégyrique, l'étendue des vertus qui animaient Jean-Marie de la Mennais, en les illustrant de quelques souvenirs émus.

Enfin, en dernière page, Mgr Maupied nous invite à rapprocher Jean-Marie de la Mennais d'un autre saint du début du XVII^{e} siècle, **Saint François de Sales**, le docteur de l'Amour divin et de la douceur. L'un et l'autre, à plus de deux siècles d'écart, ont vécu des périodes agitées, très difficiles pour l'Église, marquées par le développement du calvinisme et la défiance envers l'église catholique pour l'un, et l'avancée de l'esprit des Lumières et de la franc-maçonnerie, et la montée de l'athéisme pour l'autre. L'un et l'autre ont reçu force intérieure en puisant leur spiritualité auprès de l'École Française. Leur expérience de pasteur et de fondateur a été, pour l'un comme pour l'autre, un combat et une longue série d'épreuves. L'un et l'autre ont beaucoup prié, énormément écrit, au milieu d'une activité plus que débordante. On doit à l'un le *Traité de l'amour de Dieu* et l'Introduction à la vie dévote ; on doit à l'autre le *Tradition sur l'Institution des Évêques*, et surtout une grande sagesse éducative, la fougue du prédicateur et le talent de la direction spirituelle.

Permettez-moi d'offrir à notre méditation, en guise de 'suivi', quelques phrases fortes issues à la fois de François de Sales et de Jean-Marie de la Mennais. En italique, celles dues à l'évêque de Genève, en écriture droite, les propos de notre Fondateur.

Ce n'est pas par la grandeur de nos actions que nous plaisons à Dieu, mais par l'amour avec lequel nous les faisons.

Être fidèle dans les plus petites choses, mais sans gêne et sans scrupule.

Nous sommes tous appelés à la sainteté… tous sans aucune exception.

Je désire ardemment que vous soyez un saint ; oui, un saint et je ne sais pourquoi on craint presque de mériter ce titre ici-bas, quoiqu'il faille nécessairement être saint sur la terre si l'on veut habiter le ciel !

Comme les fleurs qui, par la diversité de leurs formes, couleurs et parfums, font l'harmonie d'un bouquet, ainsi "les plantes vivantes de son Église" sont appelées à produire des fruits de dévotion, "un chacun selon sa qualité et vocation".

Les Frères éviteront soigneusement tout sujet de querelle, ne se témoignant les uns aux autres ni éloignement ni mauvaise humeur ; ils éviteront aussi toute parole dure, aigre ou de reproche, toute marque de mépris, ou d'impatience ; ils se parleront avec une douceur inaltérable.

L'amour de Dieu et l'amour des frères sont "sortis comme jumeaux des entrailles de la miséricorde de Dieu". L'amour fraternel est le lieu le plus familier des petits "trépas" que Dieu nous propose chaque jour pour rencontrer l'autre en mourant à nous-mêmes.

Je veux que mes frères soient remplis d'indulgence, de charité pour leurs frères, et qu'ils les excusent plutôt que de les accuser.

La vertu de la patience est celle qui nous assure le plus de perfection, et s'il faut l'avoir avec les autres, il faut aussi l'avoir pour soi-même.

C'est par l'humilité, la patience, la douceur, que vous triompherez. Ce sont là vos armes : Dieu les bénira.

« Il faut que vos paroles soient enflammées, non par des cris et des actions démesurées, mais par l'affection intérieure. Il faut qu'elles sortent du cœur plus que de la bouche. On a beau dire mais le cœur parle au cœur, la bouche ne parle qu'aux oreilles. (Lettre à Mgr Frémyot, 1604).

Vous êtes des messagers d'amour et de paix qui semblent descendus du ciel pour apprendre aux hommes à connaître Dieu et à l'aimer. (L*ettre à Bruté de Rémur, 1810)*

Frère Arsène Pelmoine, août 2022.
Ploërmel.

Annexe 1-
Lettre au Révérend frère Cyprien du 31 juillet 1895.

Cette notice est le dernier écrit de Mgr Maupied. Il est sollicité pour rédiger souvenirs et témoignages personnels en vue d'étayer le document préparatoire au dossier d'introduction de la Cause de béatification de Jean-Marie de la Mennais.

* * *

NOTICE sur la vie et les œuvres de Monsieur Jean-Marie ROBERT de la MENNAIS, instituteur des Frères de l'Instruction Chrétienne et des Dames de la Providence.[13]

*

L'histoire de l'enfance et de la jeunesse de Jean-Marie Robert de la Mennais, si chrétienne et déjà si dévouée à l'Église a été si bien écrite que je n'ai point à m'en occuper. Je rappellerai seulement un trait qui peint son caractère ferme en ses résolutions. Vers l'âge de douze à quatorze ans, à Paris il fut conduit malgré lui à un spectacle ; mais pour ne point subir de tentations, il tint les yeux fermés depuis le commencement de la représentation jusqu'à la fin.

C'est à dater de son passage dans le diocèse de Saint-Brieuc que j'ai pu le connaître par la génération de prêtres distingués par leur piété et leur doctrine qui furent formés sous son influence. D'abord Grand Vicaire de l'évêque de Saint-Brieuc, M^{gr} Cafarelli, à la mort duquel il devint Vicaire Capitulaire, il administra le diocèse pendant six ans, jusqu'à l'arrivée de M^{gr} Mathias de la Romagère. Son administration fut laborieuse et féconde, Il travailla avec un zèle habile et une piété courageuse à réparer les ruines de la Révolution en réconciliant à l'Église les victimes trop faibles de la constitution maçonnique, dite civile du clergé.

[13] Il nous a semblé bon de publier, en annexe, le texte entier de cette notice, même si de nombreux extraits en figurent déjà dans l'exposé général.

Il eut le bonheur d'en ramener un grand nombre. En même temps, il réparait les ruines matérielles des deux diocèses de Saint-Brieuc et de Tréguier. Il racheta le petit séminaire de Tréguier, et celui de Plouguernével dépendant de Quimper avant la Révolution.

Mais par une réparation bien plus importante dans laquelle il fut secondé par son ami, M. Vielle, il attaqua le gallicanisme, hérésie alors occulte et cause de ruines de l'Église et de la France, dans sa racine et dans son point capital, en proclamant la vérité catholique touchant les prérogatives divines du chef visible de l'Église. Il inspira ce profond attachement au Saint-Siège, cet amour des saines doctrines romaines, qui ont distingué la génération des prêtres formés par ces deux amis.

Ce fut pendant son administration du diocèse de Saint-Brieuc qu'il jeta les premières bases des deux congrégations des Frères de l'Instruction Chrétienne pour les garçons et des Dames de la Providence pour les filles. La création de l'Université par le Franc-Maçon Bonaparte, jointe au Concordat de 1801 et surtout aux articles organiques dus à la même conspiration et réprouvés par le Saint-Siège, avaient montré à son esprit prévoyant, à sa foi vivante, à son amour du salut des générations présentes et futures, les funestes conséquences des sourdes trames de la Franc-Maçonnerie, dont tous les désastres de l'Église et de la France étaient l'œuvre évidente pour tout homme tant soit peu clairvoyant.

Lorsqu'à l'arrivée de Mgr de la Romagère, Jean-Marie de la Mennais quitta Saint-Brieuc pour aller à Paris remplir les fonctions si graves de vicaire général du grand aumônier (de France) M^{gr} le Prince de Croÿ, archevêque de Rouen, il n'abandonna pas son œuvre capitale, il continua à soutenir et à développer ses deux congrégations, à quoi il sut faire servir sa nouvelle dignité.

Son amour pour l'Église trouva dans sa nouvelle charge les plus graves préoccupations dans le choix des sujets à présenter pour l'épiscopat. On peut assurer qu'il ne se départit jamais du devoir le plus rigoureux de ne choisir que les sujets qu'il connaissait les plus dignes et les plus capables de servir l'Église et travailler efficacement à la restauration de la science ecclésiastique et de la piété du clergé et des fidèles.

Ce fut alors *(1814)*[14] qu'il écrivit et publia son solide traité de l'Institution des évêques ; il ouvrait par ce livre la voie au retour de la

[14] Note du frère Abel

saine doctrine, offrait un correctif aux tendances hostiles à l'Église inaugurées par la tyrannie du consulat et de l'empire. Monsieur de la Mennais avait scruté la tradition des S. S. Pères, des conciles et du Saint-Siège, pour composer ce traité. Il avait surtout une affection toute spéciale pour les œuvres de Saint Léon le Grand. Pendant qu'il choisissait les évêques, l'épiscopat lui fut souvent offert ; il le refusa constamment, et certainement sa double grande œuvre pour la conservation de la foi et de la religion, ne fut pas l'une des moindres causes de son refus ; il lui eût été difficile d'allier les devoirs de l'épiscopat avec les préoccupations nécessaires et continuelles de ses deux congrégations.

Aussi, dès que les passions persécutrices de la politique le firent renvoyer de la lourde charge de vicaire général de la grande Aumônerie, il se hâta de rentrer en Bretagne pour livrer tous les jours de sa vie au gouvernement et au développement de la congrégation des Frères.

J'étais enfant, un des premiers écoliers des Frères, déjà établis à Lamballe en 1824, lorsque Monsieur de la Mennais vint faire la visite de l'école, avec son costume de cour et sa croix de chanoine de St-Denis. Sa présence émut les cent et quelque enfants de la classe ; sa familière simplicité charma tous les cœurs et y laissa un profond souvenir.

Depuis 1824 et surtout 1829 jusqu'à l'époque de sa mort en 1860, j'ai connu Monsieur de la Mennais et j'ai été en relations plus ou moins intimes avec ce prêtre, si dévoué à l'Église et si zélé pour le salut de la France par l'éducation de l'enfance et de la jeunesse. Il ne borna pas son zèle à ses Frères et aux dames de la Providence ; sa foi, son amour de l'Église et du règne de Jésus-Christ, sa connaissance de la profondeur de l'abîme des erreurs et fausses doctrines, dans lesquelles le dévergondage de l'enseignement universitaire, la presse impie, hostile à l'Église, précipitaient la France et bientôt le monde entier, l'excitèrent à chercher un remède efficace. Il fonda la congrégation des Missionnaires de Saint-Pierre de Rennes, là fut le centre auquel il adjoignit la noviciat et le scolasticat de Malestroit, au diocèse de Vannes, Monsieur l'abbé Blanc en fut le supérieur et professeur ; Monsieur Rohrbacher y professait et préparait, avec la collaboration des novices, dirigés par lui, cette grande histoire de l'Église qui a inauguré le retour aux saines doctrines de l'Église catholique en France, malgré les attaques erronées des tenants du gallicanisme et des mensonges historiques qui niaient l'existence de l'Église et par conséquent du salut depuis la création

jusqu'à la venue du Sauveur promis au genre humain dès la première origine.

La propriété de la Chesnaie, à quelque distance de Dinan, devint le lieu des hautes études et le refuge des hommes d'élite sous la direction de Félicité de la Mennais Enfin, le petit séminaire de Saint-Méen, diocèse de Rennes, fut confié à Jean-Marie de la Mennais et à ses missionnaires. Sa vaste conception embrassait ainsi le plan complet de l'éducation des âmes et de la lutte des intelligences formées pour combattre les erreurs.

La secte antichrétienne comprit contre quels puissants athlètes elle allait avoir à combattre. Son chef prépara sourdement les moyens les plus fourbes et les plus hostiles pour arrêter et enfin anéantir cette grande et puissante école de Malestroit et de la Chesnaie. De là cependant sortirent les Gerbet, les Lacordaire, les Montalembert, les Rohrbacher, les Blanc, les Borée, etc., etc. et tous ces hommes qui ont glorifié le dix-neuvième siècle.

Jean-Marie de la Mennais dirigea tous ces illustres disciples vers l'amour de l'Église et du Saint-Siège. Il avait, depuis, on peut dire, son enfance, initié son frère Félicité à ces saines doctrines ; seules elles pouvaient ressusciter la France et les nations de l'Europe, et porter la vraie vie en Amérique et dans le reste du monde. Bientôt de l'Irlande, de l'Angleterre, de l'Allemagne, de la Pologne, de l'Italie, de toutes les parties de France accoururent des hommes avides de vérité, et attirés par les doctrines et la renommée de l'école de la Mennais.

Jean-Marie laissait à son frère la haute direction des études, des travaux et de la publication. Mais il animait tout par la piété solide qu'il savait inspirer. On suivait dans tous les établissements le rite romain dans les offices divins. 0n professait l'attachement au siège de Pierre jusque dans cette antienne que l'on chantait à tous les saluts du Saint Sacrement : *Tu es Petrus, et super hanc petram aedificabo Ecclesiam meam*. Verset : *Ubi Petrus* ; R/ *Ibi ecclésia*.

À Saint-Méen, on voyait continuellement M. Jean-Marie de la Mennais ; c'était son passage pour se rendre à Ploërmel et à Malestroit, d'un côté, et à Dinan et à Saint-Brieuc, de l'autre côté. Il y faisait la visite des classes et prêchait, avec ses missionnaires, les retraites annuelles au petit séminaire. Ses instructions vives et ardentes laissaient une telle impression dans les cœurs et la mémoire des élèves, que longtemps après ils répétaient les phrases qui les avaient frappés. Un grand

nombre se confessaient à lui pendant la retraite. Sa simplicité pleine de bonté attirait notre jeunesse. Il causait familièrement avec ceux qui l'approchaient, et il attirait ainsi à sa congrégation. J'étais l'un de ses privilégiés ; il me portait une attention particulière ; il me redisait en 1841 à Paris : « Je ne t'ai jamais perdu de vue. »

Il avait organisé ses trois maisons de Missionnaires et l'établissement de ses Frères de Ploërmel, avec une si parfaite union, que Saint-Méen en recueillait la plus salutaire influence. Les saines doctrines romaines et l'amour du Saint-Siège apostolique se développaient dans l'esprit et le cœur de cette génération de jeunes gens, qui ont exercé une si salutaire influence sur la Bretagne. Ils y ont puissamment contribué à la conservation de la foi et des grands principes, fondements de l'Église et des sociétés nationales.

Tout prospérait sous sa pieuse et paternelle direction. M^gr^ de Lesquen, qu'il avait fait d'abord nommer évêque de Beauvais, et qu'il fit ensuite transférer à Rennes, avait l'amour de la Bretagne et du diocèse de Saint-Brieuc, son pays natal. Il comprenait toute l'importance salutaire des œuvres de Monsieur de la Mennais, qui espérait avec confiance son aide. En effet, il favorisa l'établissement des Missionnaires à Rennes, et leur confia son petit séminaire de Saint-Méen. Les novices, scolastiques de Malestroit se rendaient à Rennes pour recevoir les saints ordres.

Lorsqu'en 1828, les huit établissements, collèges et petits séminaires, si florissants sous l'habile direction des Jésuites en France, furent supprimés par les ordonnances royales de juin, Saint-Méen devint le refuge recommandé par les Jésuites de Sainte-Anne à leurs élèves. Saint-Méen devint le collège où affluèrent les élèves de tous les points de la Bretagne et des départements limitrophes. Alors le zèle de Jean-Marie de la Mennais se multiplia ; secondé par les Missionnaires, il donna l'impulsion vraiment catholique vers le Saint-Siège et l'Église Romaine, qui a distingué la Bretagne et retenti jusqu'au concile du Vatican.

Les ordonnances de 1828, qui supprimaient les collèges des Jésuites, furent suivies, deux ans après, par la révolution maçonnique et les fameuses journées de juillet 1830. Les bruits les plus sinistres arrivèrent de Rennes à saint-Méen. On annonçait que le vénérable M^gr^ de Lesquen, évêque de Rennes, avait été jeté en prison. À ce bruit terrible tout fut dans la plus vive émotion ; les élèves réunis à la chapelle,

priaient et fondaient en larmes avec leurs maîtres. On connut bientôt la fausseté de ces bruits. Mgr de Lesquen vint, comme chaque année, présider la distribution des prix. Jean-Marie de la Mennais ne pouvait y manquer ; il fut entouré par la multitude des pères de famille et des prêtres venus pour la solennité. Tous l'interrogeaient sur les hommes, auteurs de la révolution, leur valeur et leurs tendances. Sa fermeté calme en présence d'évènements si graves et si menaçants, réconforta les esprits et les prépara à combattre pour la défense de l'Église.

Ce fut alors que l'école de la Chesnaie se transporta à Paris pour y fonder l'école libre, que le titre de Pair de France de Montalembert fit plaider devant la Cour des Pairs. Ce fut aussi vers la même époque de fut fondé le célèbre journal l'Avenir, organe du libéralisme dit catholique ; Félicité de la Mennais en fut le promoteur et le chef. Jean-Marie en prévoyait les funestes conséquences ; il s'efforça de modérer l'ardeur de cette nouvelle école ; il eut à gémir sur l'insuccès de ses conseils.

Après le voyage à Rome, en 1832, l'école libérale en grande partie dissoute, vit ses restes revenir à la Chesnaie. C'est de là que Félicité se disposait à publier son trop fameux libelle : Paroles d'un croyant ; il en communique le manuscrit à son frère Jean-Marie. Celui-ci lui dit : *« Je t'en supplie, ne publie pas cela.- Montalembert,* répliqua Félicité*, Montalembert est d'avis de le publier. – Montalembert,* répliqua Jean-Marie*, est un jeune homme sans expérience ; crois plutôt ton frère qui ne t'a jamais trompé et qui a une longue expérience des hommes et des choses. Alors* (c'est Jean-Marie qui me l'a raconté), il me demanda à se confesser *; je n'ai pas le temps,* répondis-je *; tu vois, la voiture est attelée ; il faut que je parte pour la visite des établissements des Frères ; confesse-toi à l'un de ces Messieurs.* Hélas ! J'ai toujours regretté de ne l'avoir pas confessé ; car, je ne doute pas que j'eusse empêché la publication de ce malheureux livre. »

En passant à Rennes, Jean-Marie de la Mennais alla trouver M^gr^ de Lesquen, lui fit part de ses craintes touchant la publication des *Paroles d'un croyant* ; il lui remit une lettre par laquelle il désapprouvait le libelle et ses erreurs. Mais il supplie l'évêque de ne point publier sa lettre, de la garder pour la communiquer à ceux qui voudraient parler à sa Grandeur, et qu'ainsi il éloignât de ses Missionnaires et de ses Frères,

les mauvaises impressions et funestes dispositions qui fermentaient dans le public.

Malgré tout, plusieurs curés de Rennes forcèrent la main de M^gr^ de Lesquen ; il laissa publier la lettre dans le journal de Rennes. Ce fut à Vitré que Jean-Marie lut la lettre dans ce journal ; il en partit sans retard à la Chesnaie. En le voyant, Félicité s'écria : « *Personne ne m'a encore condamné ; c'est mon frère qui me condamne le premier !* » Il ne voulut entendre ni explications, ni excuses, et depuis ce moment il ne consentit point à voir son frère. Celui-ci, de qui je tiens ces détails, les suivants et beaucoup d'autres, pleurait toutes les fois qu'il en parlait ; et il ne cessa de prier pour son malheureux frère. Celui-ci accueilli par la charité de M^gr^ de Quélen, archevêque de Paris, avait fait entre ses mains et en bons termes, sa rétractation et soumission au Saint-Siège. Cela fut publié dans les journaux. Malheureusement, M. Boyer de Saint-Sulpice, l'homme aux distractions proverbiales, écrivit à l'insu de ses supérieurs dans l'Ami de la Religion, que la rétractation de M. Féli de la Mennais n'était qu'hypocrisie. « *Ah !* dit alors M. de la Mennais, *vous n'êtes pas content de m'humilier, vous voulez m'écraser, cela ne sera pas* » ; et il ne voulut plus entendre aucune parole de retour. Monseigneur de Quélen courut à Saint-Sulpice. « *Comment, votre archevêque approuve la rétractation de M. de la Mennais, et vous osez la blâmer et la nier ! – C'est M. Boyer qui a écrit au journal, à notre insu*, répondit le supérieur. *– Qu'est-ce qu'une congrégation où des choses si graves arrivent à l'insu des supérieurs ?* » Jean-Marie de la Mennais sanglotait en me racontant cette triste histoire. « *Ah !*, ajouta-t-il, *si j'avais pu l'aborder, j'aurais calmé mon pauvre frère, et l'aurais, je crois, ramené à une soumission humble et sacerdotale.* »

Cependant les choses allèrent si loin dans l'opinion et l'exaltation à Rennes, que l'on demanda à Jean-Marie de la Mennais, sa démission de Supérieur des Missionnaires et son entière séparation de sa congrégation. Il ne fit aucune résistance ; il fit ses adieux à ses chers missionnaires, les exhorta à la plus parfaite soumission à l'autorité, à la persévérance dans leur sainte entreprise, à l'union entre eux et à l'inviolable fidélité au Saint-Siège et au Vicaire de Jésus-Christ, et enfin il se recommanda à leurs prières.

Depuis lors, il s'abstint de passer par Saint-Méen ou bien il n'y arrêtait pas, bien que ce fût son chemin le plus direct sur Ploërmel et Malestroit, dont il avait gardé les établissements (au diocèse de Vannes). Il

établit, avec le concours de quelques prêtres qui lui étaient demeurés fidèles, un petit collège et des Frères à Malestroit.

Malgré ces cruelles épreuves, il n'abandonnait point sa grande pensée de travailler au salut de la jeunesse. En 1848, ma chaire à la Sorbonne ayant été supprimée par suite de la révolution, j'allai passer l'année 1849 à Ploërmel pour soigner le vénérable supérieur qu'une première attaque d'apoplexie avait arrêté à Guingamp, où il prêchait l'adoration. Calme et résigné, il courut un danger imminent par un anthrax énorme au cou et menaçant d'attaquer l'artère carotide. Il me dit : « *Quand tu verras que je cours danger de ma fin, hâte-toi de m'avertir*. » Ce que je fis quelque temps après. « *Je te remercie »*, me dit-il avec le plus grand calme. Il en revint heureusement. Cependant, toujours en danger il apprend que son frère est mourant, il se fait transporter à Rennes presque mourant lui-même, pour se rendre à Paris et tenter un dernier effort pour le salut de Félicité. Arrivé à Rennes, il apprend sa mort, et revient à Ploërmel. Malgré son immense douleur, il se remit peu à peu ; mais il n'a point eu sur la terre la consolation qui lui eût donnée ce que le Père Yves Bazin, Jésuite, a fait connaître et que des journaux ont publié. Le Père Bazin, mandé par Félicité de la Mennais dans ses derniers moments put, malgré les sectaires, communiquer avec lui d'un appartement touchant au sien, et qu'il avait pu recevoir sa confession et l'absoudre. Je crois d'autant plus cette fin moins inquiétante que M. Bazin, père du Jésuite, avait été l'ami intime de M.M. de la Mennais, et particulièrement de Félicité, et que le Jésuite avait tout particulièrement participé à cette amitié et qu'il n'avait point cessé de voir M. de la Mennais jusque dans les derniers jours. Le journal ***La Vérité*** de Québec, Canada, a reproduit le consolant récit du Père Bazin, Jésuite.

En 1849, je fis avec Jean-Marie de la Mennais, toujours souffrant sous le coup de l'accident de Guingamp, la visite des établissements de Frères de Basse-Bretagne jusqu'à Saint-Pol-de-Léon. Il parlait difficilement et avec beaucoup de fatigue. Alors il me disait : « *Parle* ! » ; je le faisais de mon mieux avec les fondateurs et les bienfaiteurs de ces écoles. Après, il m'a quelquefois dit : « *Tu n'as pas bien parlé.* » Je m'efforçais d'adoucir les exigences de ces protecteurs en leur faisant les quelques concessions qui me semblaient possibles. Mais M. de la Mennais craignait de n'être pas assez libre de recevoir dans ces écoles tous

les enfants qui se présenteraient. Rien ne lui semblait impossible, quand il s'agissait de sauver la jeunesse.

Il avait formé le projet de fonder à Dinan, puis à Saint-Servan, une institution de plein exercice ; il avait fini par me déterminer à en prendre la direction responsable, vu mes grades universitaires alors exigés. Nous travaillâmes à l'obtention des autorisations ministérielles. La municipalité de Dinan ne fut pas favorable : celle de Saint-Sevan accueillit avec empressement et offrit les bâtiments et dépendances de son collège communal. Mais nous échouâmes auprès du ministre Villemain ; il prétendit que les bâtiments du collège ayant été occupés par l'université ne pouvaient plus être employés à aucun autre usage. « *Non*, dit M. de la Mennais, *avec sa spirituelle gaieté, pas même à loger des queues de morue.* »

J'avais commencé à prendre part aux retraites annuelles des Frères à Ploërmel en 1841, et je continuai jusqu'à la mort de M. de la Mennais. Pendant ces années je pris part à de graves et pénibles épreuves pour le fondateur. Un esprit d'indépendance fermenta pendant quelques années dans plusieurs têtes. Ces Frères voulaient se gouverner eux-mêmes et prendre un supérieur parmi les Frères. Le temps où cela pourrait se faire était loin d'être venu, et de nombreuses impossibilités se rencontraient. Cependant il arriva que des cabales furent poussées si loin que le vénérable fondateur, retenu sur le lit par la maladie, m'appela et me confia tous ses chagrins, sans me faire connaître les coupables. C'était pendant la retraite, et comme je le remplaçais pour diriger les exercices et expliquer la règle, il me chargea de parler prudemment et indirectement contre ces tentatives.

Je le fis dès le soir même et dans la méditation du lendemain matin. Le succès prouva que les esprits n'étaient pas aveuglés ; il me fit appeler et me dit en pleurant : « *Tu as sauvé la congrégation ; ils sont tous venus me demander pardon, excepté deux.* » - « *J'espère vous les envoyer demain, Père,* répliquai-je. » Ils allèrent en effet s'excuser et se soumettre humblement. Ces faits montrent quel pieux esprit le fondateur avait su inspirer à sa congrégation.

Il me demanda ce que je croyais le mieux pour la direction de la congrégation après sa mort. Valait-il mieux laisser les Frères à eux-mêmes avec des supérieurs d'entre eux, ou bien affilier un certain nombre de prêtres qui seraient membres de la congrégation, et d'entre

lesquels serait élu le supérieur ? Nous discutâmes plusieurs fois le pour et le contre ; et enfin, il se décida à établir le régime actuel de la congrégation, lequel est plus conforme aux modernes décisions du Saint-Siège. Il l'a fait toujours dans cet esprit de foi, de prudence, de véritable amour du bien des âmes, de la gloire de Dieu et de l'Église.

Bien que d'un tempérament vif et ardent, il savait pratiquer la patience et la miséricorde envers les faiblesses humaines. Il disait qu'un collège, une institution, un pensionnat étaient des hôpitaux pour les maladies de l'âme comme celles du corps. Aussi était-il loin d'imiter ces établissements qui expulsent des élèves que la prudence paternelle guérirait ; tandis qu'ils sont souvent perdus pour leur avenir du temps et d'éternité. Ainsi sauvait-il un grand nombre de tout âge, et surtout parmi la jeunesse. Beaucoup qui n'avaient même pas été éduqués dans ses établissements trouvaient près de lui, compassion et secours. Il savait se faire tout à tous : il suffisait de l'approcher pour s'attacher à sa personne. Les petits jeunes gens reçus au noviciat de Ploërmel l'aimaient et le respectaient. Ils trouvaient en lui une simplicité gaie, qui attirait leur confiance sans diminuer le vrai respect. Tous leurs sentiments se manifestaient sans contrainte, lorsqu'il faisait le tour du grand enclos de l'établissement, pendant leur récréation, appuyé dans les derniers temps sur sa petite canne et sur le bras de celui qui l'accompagnait.

S'il savait se faire petit avec les petits, il savait aussi soutenir sa dignité, sans ostentation ni affectation, avec les grands. Ce fut ainsi qu'il obtînt des ministères de l'instruction publique et de la marine, du gouvernement de Louis-Philippe, l'estime et le respect pour sa personne, les concessions et une sorte de bienveillance pour la congrégation des Frères. Ces rapports de condescendance conduisirent les ministres à lui demander des Frères pour les colonies françaises. Dieu bénit ces établissements ; ils ouvrirent un plus vaste champ au développement de la congrégation. Des divers ministres avec lesquels il eut à traiter, il trouva chez le protestant Guizot la plus grande bienveillance, jusqu'à prendre les mesures de prévoyance pour l'avenir, lorsqu'il ne serait plus ministre.

Son respect pour les évêques, et aussi pour les curés ou recteurs, chez lesquels étaient reçus les Frères, lui méritait leur vénération et leur concours. Il avait non seulement trouvé le remède, montré le but, mais il y marchait et aidait à l'y suivre. Il avait vu dès le principe les dangers

des ébauches d'instruction et toutes leurs funestes conséquences pour la religion, la famille et la société. La presse infernalement exploitée par les sectes maçonniques empoisonnerait par ses publications la multitude des lecteurs inintelligents d'autant plus orgueilleux que leur sotte ignorance serait sans défense. C'est pourquoi, bien qu'il n'approuvât pas cette diffusion d'enseignement superficiel, arme de corruption et d'impiété pour les masses, il entreprit ses fondations d'écoles chrétiennes pour atténuer le mal et corriger les tendances impies des écoles maçonniques.

Le dévouement des recteurs et curés ne lui manqua pas, non plus que l'appui des évêques. Il fallut sortir de la Bretagne ; l'éminentissime Cardinal Richard, alors grand vicaire de l'évêque de Nantes, avait fondé plusieurs écoles de Frères de l'Instruction chrétienne dans le diocèse de Nantes. Mgr de la Croix d'Azolette, archevêque d'Auch, se rendit à Ploërmel et convint avec M. de la Mennais de lui envoyer des sujets faire leur apprentissage et noviciat pour établir dans son diocèse la congrégation qui fut plus tard affiliée à Ploërmel. L'établissement de Tinchebray, en Normandie, suivit bientôt. Le cardinal Wiseman, de concert avec les évêques d'Angleterre, envoie une petite colonie de jeunes anglais se former à Ploërmel. J'étais à Ploërmel lorsqu'ils arrivèrent et je donnai des soins à trois d'entre eux, qui furent indisposés en arrivant. Je n'ai pas à redire ce qui a été si bien écrit dans le charmant livre, édité à Ploërmel, sous le titre : L'abbé Jean-Marie de la Mennais. Je dois seulement confirmer en peu de mots, ce que ce livre expose, et ajouter quelques faits connus de peu de personnes. Dans le chapitre : Vertus de l'abbé J.-M. de la Mennais, l'auteur passe en revue et prouve ses principales vertus.

Depuis son enfance jusqu'à son dernier soupir, il fut toujours animé d'une foi vivante, humble, courageuse et agissante ; elle inspira et dirigea toutes ses œuvres, calma toutes ses douleurs, et lui fit supporter, avec une patience toute surnaturelle la multitude des contradictions, des épreuves, et des obstacles et des revers. Il sut inspirer cette foi à ses Frères et à de nombreuses populations, qu'il fit revivre dans la pratique de la religion par ses prédications.

Sa piété et sa confiance en Notre Seigneur Jésus-Christ répondaient à sa foi ; il commençait chaque jour par la célébration de la Sainte Messe, que rien ne lui faisait omettre, ni fatigues, ni besoins pressants de nourriture ; je l'ai vu après deux jours passés en voyage dans les an-

ciennes diligences, sans avoir mangé ni bu pendant ce temps, arriver à Paris exténué, et sa première pensée et occupation était d'aller dire la Sainte Messe. Il a toujours récité le bréviaire romain, alors que dans beaucoup de diocèses on s'était donné des bréviaires diocésains. Ses Missionnaires et ses Frères suivaient le rite romain. À Paris je suivais le rite parisien ; il me dit un jour : « *Tu ne dis pas le bréviaire romain, tu n'es pas pieux.* » Ce qui me fit prendre le bréviaire du clergé de Rome, avec privilège du Pape pour suivre partout ce saint office.

Sa confiance en Dieu seul, soutenue par sa piété et sa foi, lui donnait un courage surhumain pour supporter les épreuves dans lesquelles la Providence le fit passer. Rien ne l'étonnait, ne le déconcertait, ne l'arrêtait ; il mettait son appui et cherchait sa consolation en Dieu. L'ingratitude de ses nombreux obligés ne le déconcertait pas. Le vénérable abbé Ruault, son ami le plus intime, lui disait quelquefois : « *Quels grands services avez-vous encore rendus à celui-là pour qu'il vous montre tant d'ingratitude.* ». Il souriait sans répondre.

Sa charité et son zèle ne connaissaient point de bornes. Le gouvernement de ses congrégations, tout en entrant dans les plus petits détails, ne l'empêchait point de prêcher des missions des retraites, des adorations, dans les campagnes aussi bien que dans les villes. Il s'appliquait à faire aimer Dieu, notre Seigneur Jésus-Christ et la Très sainte Vierge ; il savait éloigner tout ce qui pouvait porter à l'indifférence.

L'humilité est la terre féconde qui fait naître, croître, et garde les vertus. Né avec un caractère vif et ardent, il ne supportait pas naturellement la contrariété ; son premier mouvement était l'impatience. Mais dès son enfance, sa première éducation chrétienne, lui fit vaincre son caractère par l'amour de Jésus-Christ souffrant et patient, qui fut le premier objet de ses méditations, le modèle qu'il se proposait d'imiter et qu'il recommandait à ses Frères. Son humilité ne savait s'attribuer aucun succès ; rapportant tout à la grâce et miséricorde, il adorait en tout succès la divine Providence. Il ne faisait aucun cas et ne parlait jamais des postes honorables qu'il avait si dignement occupés. Chanoine honoraire de nombreux diocèses, chevalier de la légion d'honneur, il ne portait aucun insigne de tous ces titres. La seule fois que je l'ai entendu parler de son titre de chevalier, il racontait avec sa gaieté naturelle, comment la nuit qui a suivi la remise de l'étoile de la

légion d'honneur, il la passa à se garantir des puces, disant : « Voici le chevalier qui fait ses premières armes. »

Il avait rarement des retours de sa vivacité naturelle ; trompé par de faux rapports, dès qu'il en avait reconnu la fausseté, il se hâtait de réparer.

Sa dévotion à la Très Sainte Vierge, qu'il appelait sa très chère mère et sa reine, lui donnait pleine confiance en sa protection. Il aimait à établir des confréries de la Très Sainte Vierge pour les jeunes gens et les jeunes personnes.

Jean-Marie de la Mennais vivait, on peut dire, de mortifications. Il ne prenait aucun soin de son pauvre corps ; ceux qui l'approchaient devaient y suppléer. Vers 1840 et quelque, alors que les chemins de fer n'étaient pas établis, il dut se rendre à Paris par les vieilles voitures, dites diligences ; après deux jours de voyage, sans avoir rien mangé ni bu, je l'attendais à la cour des messageries ; le voyant exténué et voulant néanmoins dire la sainte messe avant tout, sans l'avertir, je donnai l'ordre au cocher de fiacre de conduire, rue Sorbonne, à un établissement de bains. J'eus quelque peine à l'y faire entrer, mais une fois dans l'établissement, il ne fit plus de difficulté, et je lui aidai à prendre le bain : « *Cela m'a fait du bien*, dit-il après. » Nous allâmes ensuite chez l'abbé Blanc, ancien supérieur de Malestroit, il y dit la sainte messe, puis déjeuna. On pourrait citer beaucoup d'autres traits de mortification. Ils prouvent qu'il ne vivait que pour se dévouer à chaque instant à sa grande œuvre du salut de l'enfance et de la jeunesse par le développement de ses établissements. Tout malade et craignant d'être surpris, il me fit écrire aux évêques de Bretagne, des lettres qu'il signait leur demandant leur approbation, qu'il pût présenter au Très Saint Père le Pape afin d'obtenir la bénédiction pontificale pour la congrégation des Frères. Son esprit toujours actif ne lui permettait point de repos ; jour et nuit il s'occupait ; il lisait une grande partie des nuits, et même retenu au lit par la goutte, il s'entourait de livres ; en voyage, il en remplissait la voiture ; il tenait à être au courant des événements et de la marche des affaires politiques, afin de prévoir les mesures possibles à prendre dans l'intérêt de ses écoles. C'est pourquoi il lisait chaque jour les journaux, les parcourant rapidement.

J'ai rappelé que le retour de la France aux saines doctrines catholiques et en particulier à la foi du dogme des dogmes, l'infaillibilité doctrinale du Pape, était, dans son principe l'œuvre de l'école de la Men-

nais, dont Jean-Marie de la Mennais fut le vrai fondateur et le chef sans tache. On a écrit, dans le livre : « L'Abbé Jean-Marie de la Mennais », que cette école avait la première réveillé la foi à l'infaillibilité pontificale. Mais on n'a pas pu dire toute la conséquence providentielle, dont j'ai été l'un des instruments dont la Providence a daigné se servir. C'est ce qui m'impose le devoir d'en dire rapidement l'histoire ici, comme complément des mérites de mon vénérable maître.

Dès l'âge de 15 à 16 ans, en 1830 et années suivantes, élève au petit séminaire de Saint-Méen, dont Jean-Marie de la Mennais était le principal supérieur, je goûtais tellement ce grand enseignement, que je lisais les lettres du cardinal Litta sur l'infaillibilité, et je soutenais avec la chaleur d'un écolier ce dogme vis-à-vis de condisciples de familles gallicanes. C'est là le point de départ. Les années, ni mon professorat à la Sorbonne, dont Gerson et ses collègues avaient porté le gallicanisme au concile de Constance, ne diminuèrent point mes convictions ni ma foi, conduit par les événements au concile du Vatican.

Dès ma première audience de Pie IX en octobre 1869, je demandai au Très Saint Père, la permission de lui parler de choses sérieuses ; ce qu'il accorda : « *Très Saint Père*, lui dis-je, *si votre sainteté ne définit pas le dogme de l'infaillibilité pontificale, dans ce concile, nous sommes perdus en France.* » – « *Oui*, répliqua Sa Sainteté, *mais Dupanloup etc.*… (tous ses amis qu'il nomma) *ne veulent pas.* » - « *cela ne peut empêcher Votre Sainteté de définir ; j'ai résumé tous les décrets de tous les conciles et du Saint-Siège touchant cette doctrine ; si Votre Sainteté permet, voici le travail, dis-je, en déposant un grand cahier contenant ce résumé*. » - « *Allez de ma part,* dit Pie IX*, le remettre à Mgr Fresler, secrétaire du concile.* » - « *Très saint Père, si Votre Sainteté le remettait elle-même, cela aurait beaucoup plus d'autorité.* » - « *C'est vrai,* dit le Très saint Père*, je remettrai ; mais vous irez voir Mgr Fresler.* »

Au mois de novembre, les évêques français logés au Séminaire Français, me pressèrent de répondre à la fameuse lettre de Mgr Dupanloup. Pie IX avait défendu de rien imprimer à Rome sur cette question et les affaires du Concile. Mais il me fit dire d'imprimer à Paris ou à Naples, en brochure qui serait distribuée aux Pères du Concile. Ma réponse, qui fut traduite en italien, fut donc distribuée aux Cardinaux et à un grand nombre de Pères du Concile.

Au mois de janvier 1870, à la réunion des évêques logés au Séminaire Français, et de quelques autres, j'y prenais part comme théologien de M^gr^ de Charbonnel, chargé de représenter le Cardinal de Bonald. Le schéma sur l'Église nous fut remis ; il ne faisait aucune mention du chef de l'Église. Le soir

suivant, où les théologiens rendaient compte de leur étude sur le schéma, à mon tour je dis : « *Le schéma, très bien en lui- même, n'est pas complet ; il y manque tout ce qui appartient au pape ; l'Église n'est pas un corps sans tête* ; puis je lus, comme je l'avais écrit, le projet d'un décret et canon, définissant l'infaillibilité du Pape, à peu près dans les mêmes termes et la même forme décrétés par le Concile. Je m'étais permis de demander à Pie IX de maintenir la forme positive et directe du canon. Le Saint-Père y tint et c'est le seul canon qui soit sous cette forme. »

À partir du fait proposé par moi à la réunion des évêques au Séminaire Français, il se forma de ces évêques et de plusieurs autres une commission qui demanda au Pape de mettre la question à l'ordre du jour du concile. Le schéma sur l'Église fut remplacé par celui qui a été discuté et sanctionné par le concile. Je remis à un certain nombre d'évêques des copies des textes des conciles de l'Église grecque et de l'Église latine etc… qui contenaient équivalemment la définition de l'infaillibilité du Pape.

C'est ainsi que Jean-Marie de la Mennais protégea du ciel le triomphe des dogmes dont il avait mis la doctrine en lumière et fait revivre la foi en France, et que, par l'un de ses élèves, professeur en Sorbonne, il voyait réparer le mal commis à Constance par Gerson et ses collègues professeurs de l'ancienne Sorbonne ; ainsi le saint Esprit fit triompher la vérité au Concile du Vatican pour réparer les anciennes erreurs de la France et procurer le salut de l'Église et du monde.

En finissant cette notice, je dois affirmer qu'en l'écrivant, je lisais de nouveau la vie de saint François de Sales, qui a si bien écrit sur les prérogatives pontificales et tout spécialement sur l'infaillibilité du pape, et que je retrouvais la plus grande ressemblance entre Jean-Marie de la Mennais, ses qualités, vertus et travaux, et saint François de Sales.

J'ai écrit et signé cette notice en toute sincérité et vérité selon ma conscience.

Lamballe, le 14 juillet 1895, en la fête de saint Bonaventure.

Monseigneur le Docteur Maupied,

Prélat de la noble maison de sa Sainteté Pie IX et Léon XIII.

J'ai relu avec attention cette copie de ma notice, et j'atteste que c'est vraiment ce que j'ai écrit.

Lamballe, le 31 juillet 1895.

Mgr F.L.M. MAUPIED, prélat etc.

Annexe 2
Liste des ouvrages écrits par Mgr Maupied

Voici un catalogue succinct de ses publications, déposées à la Bibliothèque nationale de Paris. (Source Bibliothèque Municipale de Saint-Brieuc, 1989.)

1. **Allocution** prononcée par Mgr Maupied pour le mariage d'Eustache Guérin, comte de la Houssaye et de Marie-Louise Delorme, comtesse de la Houssaye, le 16 novembre 1874.

2. **Catéchisme des ignorants**- L'Église , par Mgr Maupied, Lamballe 1893

3. **Choix de Sermons,** publiés au tome 86 des Orateurs sacrés, **Migne,** 400 colonnes

4. **Du déluge**, au point de vue scientifique et théologique, Paris 1846

5. **Devoirs des chrétiens devant l'Infaillibilité doctrinale du Pontife Roma**in, prouvée par la pratique et la Tradition, depuis les temps apostoliques, et définie par le Saint Concile œcuménique du Vatican.

6. **Dieu, l'homme et le Monde**, connus pas les trois premiers chapitres de la Genèse, ou nouvelle esquisse d'une nouvelle philosophie positive, au point de vue des sciences, dans leurs rapports avec la théologie ; cours de physique sacrée et cosmogonie mosaïque, professée à La Sorbonne, de 1845 à 1848, par F.L.M. Maupied, 1851, 3 volumes.

7. **Divine notion de l'Église** , par F.L.M. Maupied, Paris 1897

8. **L'Église, les lois éternelles des sociétés humaines**, par F.L.M. Maupied, Paris 1863

9. **L'Église, ou la société à laquelle il faut nécessairement appartenir pour être sauvé.** Tourcoing, 1874, 1875, 1876.

10. **Le futur concile suivant la divine Constitution de l'Église et la plus grave question actuelle, improprement appelée la Séparation de l'Église et de l'État, devant le Concile**, Paris 1869

11. **Heures à l'usage des sociétés de l'Archiconfrérie du Très Saint et Immaculé Cœur de Marie, pour la conversion des pécheurs**, avec un nouvel exercice pour la sainte Messe. Paris 18743, (7 éditions)

12. **Histoire des Sciences de l'organisation et de leurs progrès, comme base de la philosophie**, par M. Blainville, rédigée d'après ses notes à La Sorbonne, par M. F.L.M. Maupied ; Paris et Lyon, 1845.

13. **L'Immaculée Conception de la Vierge**, Tourcoing, 1874

14. **L'Infaillibilité du pape**, Tourcoing, 1874, 1875, 1876.

15. **Juris canonici universi. Compendium ex probatissimis actoribus catholicis**. Paris Migne 1861.

16. **La vie de Saint Bonaventure, dans les Vies des saints Illustrées, 1845**

17. **Le Sacrifice éternel**, ou Dieu et l'Homme, résumés dans le sacrifice de la Messe, Paris 1841.

18. **Méditations à l'usage des Frères de Ploërmel**, Ploërmel, 1847

19. **Origine du Pouvoir civil et Constitution divine des nations dans l'Église**, Paris 1878

20. **Petit catéchisme des Conciles et des Synodes**, utile à tout le monde, 1875.

21. **De l'origine du Pouvoir civil,** Saint-Brieuc, 1875

22. **Petit catéchisme pour les temps présents, par un Alsacien catholique, revu, corrigé et augmenté par M. Maupied**, Saint-Brieuc, 1861.

23. **Précis raisonné d'analyse logique et grammaticale ou simples explications des règles logiques et grammaticales du langage**. Vannes, Lamarzelle, 1852.

24. **Prodrome d'Ethnographie ou essai sur l'origine des principaux peuples anciens**. Paris 1842.

25. **Profession de foi catholique**, Tourcoing 1875

26. **Réconciliation de la Raison avec la Foi**. Défense des quatre propositions émanées de la Sacrée Congrégation de l'Index, thèse soutenue à

l'Université Romaine de la Sapience, pour le doctorat en théologie de F.L.M. Maupied, Paris 1859

27. **Réponses à Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans, en date du 11 novembre 1869** par M. Maupied. Paris 1869

28. **La secte antichrétienne, véritable, origine et histoire des sociétés secrètes de tous les temps**. Tourcoing,1874

29. **Vie de Mgr J.M. Graveran, évêque de Quimper**, 1856

30. **La Vraie Religion**, traduit en breton par B.K.A.N. Saint Brieuc, 1864

31. Trad. FILIPPI (Mgr Ludovico). **Le triomphe de l'Église au concile de Vatican**. Paris.

32. Trad. HERDT Pierre-Jean-Baptiste. **Pratiques de la liturgie sacrée selon le rite romain**. Paris 1858. Édit. **Encyclopédie contemporaine de la Science Sacrée**, rédaction Maupied et Mgr Anselm

Table des matières

I - INTRODUCTION : 1814, DATE IMPORTANTE POUR L'ÉGLISE. 1

CONFLIT EN FRANCE, OÙ SE FONT FACE GALLICANS ET ULTRAMONTAINS, SUR FOND DE CONCORDAT BAFOUÉ PAR NAPOLÉON 1
1814 : « TRADITION DE L'ÉGLISE SUR L'INSTITUTION DES ÉVÊQUES ». 2

II - ENFANCE ET JEUNESSE, 1814-1838 7

ENFANCE 7
L'oncle prêtre 8
1820, ouverture de l'école de Lamballe 8
Événement tragique au Sacré-Coeur 9
SÉMINAIRE 10
Qui sont les « prêtres de St Méen » ? 11
Témoignage personnel de François Maupied. 12
GRAND SÉMINAIRE À PARIS : ST SULPICE ET STANISLAS 13
L'ABBÉ MAUPIED DEMEURE À PARIS : IL POURSUIT SES ÉTUDES. 14
DÉBUT DE LA CORRESPONDANCE AVEC JEAN-MARIE DE LA MENNAIS .. 14

III - JEUNE PRÊTRE, DOCTEUR ÈS SCIENCES, 1838-1848 17

PARIS : IL POURSUIT SES ÉTUDES. RENCONTRE DE M. DE BAINVILLE 17
DOCTEUR ÈS SCIENCES NATURELLES, JUIN 1841 18
MAUPIED PROFESSEUR À LA SORBONNE 1845-1848 20
MINISTÈRE SACERDOTAL DE M. MAUPIED DURANT CETTE PÉRIODE 21
SUITE DES CONTACTS AVEC JEAN-MARIE DE LA MENNAIS. 23
Projet d'ouverture : ST SERVAN 23
Confidences personnelles 24
Les retraites annuelles des frères à Ploërmel 26
Recueil de méditations à l'usage des frères : 1847. 27
Courriers plus factuels et pleins d'humour 28
PARIS : M. MAUPIED ACCUEILLE JEAN-MARIE DE LA MENNAIS. 31
FIN DE LA PÉRIODE « LA SORBONNE » 32

IV - 1848-1854, LAMBALLE, PLOËRMEL ET GOURIN. 33

1 - LAMBALLE, CHEZ L'ONCLE BOURDA 33
2 - PLOËRMEL, 1848-1849, CHEZ JEAN-MARIE DE LA MENNAIS. 34
À Félicité, Le 18 décembre 1847 34
« Actualisation » de son testament écrit en 1843. 34
Lettre au ministre de la Marine 35
Il avertit aussitôt l'abbé Maupied 35

Lettre du frère Hippolyte au frère Louis-Joseph Bodo *37*
Courrier à Monseigneur Angebault, évêque d'Angers *38*
L'abbé Maupied auprès du Père à Ploërmel *38*
Visite des établissements *40*
3. GOURIN, 1849 : SUPÉRIEUR DE L'INSTITUTION STE-MARIE 41
Souci concernant l'école des frères. *41*
Rencontre avec les Pères Spiritains *42*
Les Pères du Saint Esprit, à la Maison-mère de Ploërmel *43*

V - ROME - 1856 47

MISSION DIPLOMATIQUE… EN VUE PEUT-ÊTRE D'UN POSTE D'ÉVÊQUE 47
MAUPIED ÉTUDIE 48
CONTACTS POLITIQUES 49

VI – VICAIRE À GUINGAMP, DE 1856 À 1872 51

« LE » SOUVENIR : LE COURONNEMENT DE LA VIERGE DE GUINGAMP, 1857 51
UN CINQUIÈME VICAIRE ENTREPRENANT 53

VII - THÉOLOGIEN AU CONCILE VATICAN I, 1870 55

LE CONCILE VATICAN I : QUELQUES FIGURES MARQUANTES 55
LE CONCILE VATICAN I, CONTEXTE HISTORIQUE ET RELIGIEUX 58
LE CONCILE VATICAN I : L'INFAILLIBILITÉ PONTIFICALE. 60
PARTICIPATION DE L'ABBÉ MAUPIED AUX TRAVAUX DU CONCILE, ... 61
L'ABBÉ MAUPIED : DERNIÈRES DISTINCTIONS. 64
CHANOINE HONORAIRE DE SAINT-BRIEUC 66
ÉPILOGUE « HUMORISTIQUE » : M. MAUPIED ET LE FR. BERNARDIN 66

VIII LAMBALLE, 1872-1898. 69

MGR MAUPIED CONTINUE À ÉCRIRE, À RÉDIGER 71
Il garde des relations. *71*
L'âge et la fatigue lui font peu à peu « lâcher prise » *73*
Le Testament de Mgr Maupied *75*
La tombe de Mgr Maupied *75*
TÉMOIGNAGE PARU DANS LA CHRONIQUE DES FRÈRES, ... 76

IX - CONCLUSION ET ÉPILOGUE. 79

ANNEXE 1- LETTRE AU RÉVÉREND FRÈRE CYPRIEN DU 31 JUILLET 1895. 83

ANNEXE 2 LISTE DES OUVRAGES ÉCRITS PAR MGR MAUPIED 98

TABLE DES MATIÈRES 101